

# Jean d'Ormesson 1|6 : le danseur mondain

Jean d'O, une certaine France. Comment l'aristocrate est-il devenu cet écrivain chouchou des Français ? Grâce aux bals, aux salons, à sa femme, et à la télévision.

LE MONDE | 15.08.2016 à 06h47 • Mis à jour le 16.08.2016 à 13h45 | Par [Ariane Chemin](#) (Fribourg(Suisse), envoyée spéciale)



Jean d'Ormesson en 2009.

La position de la chaise longue. Françoise et Jean d'Ormesson lisent dans

des transats, sous le soleil de juillet. Les espadrilles de l'académicien – une de ses mythologies – dessinent deux tâches rouges sur l'herbe grasse du parc.

A sa droite sur le gazon brillant, un tas de feuillets raturés – « *soixante* », sur les cinq cents du 42<sup>e</sup> manuscrit à ce jour, qui sera publié en 2018 aux éditions Gallimard. A sa gauche, le courrier du jour, à l'adresse de « *M. et M<sup>me</sup> la comtesse Jean d'Ormesson* ».

Comme chaque été, le plus célèbre des Immortels se repose un mois près de Fribourg, à l'ombre de la grosse maison de maître XVIII<sup>e</sup> dont sa femme a hérité. La rumeur de l'assassinat d'un prêtre, quelques heures plus tôt, en Normandie, n'a pas encore troublé la quiétude du couple. Les rafales de l'actualité sombre viennent s'échouer aux grilles de Vogelhaus, la maison des oiseaux.

Etonnant de rencontrer le chantre de la Méditerranée dans ce décor un peu lénifiant de prairies suisses. Curieux de voir une pièce du patrimoine hexagonal posée au bord du lac de Morat. Imaginerait-on la tour Eiffel au fond d'un canton suisse ?

Tout ouvrage de Jean d'Ormesson se vend au moins à 200 000 exemplaires, mais très peu hors des frontières. « *Pour les romans, deux seulement traduits en anglais au milieu des années 1970* », relève depuis Oxford Philippe Roussin, du séminaire « *Narratologies contemporaines* » de l'Ecole des hautes études en sciences sociales (EHESS). Jean d'Ormesson ne s'exporte pas. La fièvre qu'il provoque est hexagonale.

## **Exquise courtoisie**

« *Savez-vous que j'ai pensé vivre ici ?*, lance l'écrivain de 91 ans en faisant visiter le potager plein de vie et de couleurs. *C'était évidemment impossible. Vous devinez pourquoi.* » Trop loin de l'Académie, des dîners, de Saint-Germain-des-Prés, des plateaux télé ? « *On aurait dit que je fuyais le fisc. J'ai de l'argent ici, bien sûr, mais de l'argent déclaré.* »

Jean d'Ormesson fait souvent les questions et les réponses. Dans plusieurs de ses livres, il joue à la fois l'accusé et le procureur, et se houspille lui-même : instruire son propre procès, un bon moyen de décourager toute inquisition. Son exquise courtoisie fait le reste. Il a ainsi l'élégance de ne pas relever les entorses à l'étiquette : « *Je dirais plutôt "les" Ormesson et "un" d'Ormesson, mais les deux se disent, ça n'a aucune importance* », répond-il si on s'inquiète des usages.

« *Madame est servie !* » Olivier fait demi-tour sur le perron. Depuis qu'il a 19 ans, bientôt un demi-siècle, Olivier Cadot est à la fois maître d'hôtel, standardiste, chauffeur, et surtout cuisinier hors pair de la famille. Toute l'année, dans la résidence du parc Saint-James, il sert les produits frais du Carreau de Neuilly, où il croise son ami le majordome de Françoise Meyers-Bettencourt, la fille de Liliane Bettencourt.

Mais il est aussi le mémorialiste des faits et gestes de « Monsieur », capable de trouver un prénom manquant tout en passant les plats, tenant évidemment sa langue. « *Olivier, c'est Leporello de Don Giovanni, sourit Jean-Marie Rouart, un de ses meilleurs amis, celui qui tient le livret.* »

## **La passion du sucre glace**

Sur la table devant Jean d'Ormesson, à l'heure du dessert et des fruits rouges, un sucrier de cristal. Dedans, une tentation méconnue de l'écrivain, une denrée qui l'accompagne de Neuilly à Fribourg et jusqu'en Corse au mois d'août : du sucre glace.

Dans le catalogue des lieux communs de l'ormessonnie, on trouve son crayon à papier (« *quatre mines et demie = un livre* »), ses yeux bleus Méditerranée, le soleil, les bains de mer, son poignet sans montre et sa vie sans mail ni portable, mais pas cette passion-là. « *Cela faisait bondir mon beau-père. Pour lui, c'était de la mauvaise poussière* », rit l'académicien devant l'héritière des sucres Béghin-Say, sa femme.

Ferdinand Béghin. « *L'empereur du sucre* », l'appelait la presse. « *L'grand* », disaient ses ouvriers. Un capitaine d'industrie du Nord,

acharné au travail, volontiers « *dictateur* » (de son propre aveu), qui surveillait lui-même les températures des réchauffeurs de ses usines de Thumeries, plantées au milieu des champs de betteraves.

Il menait ses trois filles à la baguette – il en reste quelque chose sur le visage un brin ombrageux de Françoise, la benjamine. Il est mort ici, à Vogelhaus, en 1994. On dit que Ferdinand aurait inspiré le redouté patriarche des *Grandes familles* de Maurice Druon, joué au cinéma par Jean Gabin. « *Je me souviens de vives conversations entre lui et Françoise, convient son gendre. Elle avait reconnu sa famille...* »

Le Nord, la Suisse, deux territoires soustraits à la biographie de Jean d'Ormesson. La France connaît le château de Saint-Fargeau, dans l'Yonne : en 1974, l'écrivain a consacré un livre entier à la propriété de son oncle Wladimir – le Plessis-lez-Vaudreuil d'*Au plaisir de Dieu* (Gallimard), premier succès de l'écrivain en librairie et décor du feuilleton à succès lui aussi de TF1. Saint-Fargeau, ses seize escaliers, ses 55 cheminées, ses tables rognon, ses tapisseries d'Aubusson...

Rien en revanche sur la maison à tourelles du fief de Thumeries ou sur celle aux oiseaux de Fribourg. Cette alliance serait-elle un tabou ? Le conseiller d'Etat Marc Lambron s'était amusé un jour dans une chronique : « *Il ne manquerait plus qu'on lui casse sur son dos le sucre qu'il a l'habitude d'avoir dans sa tasse.* » « Jean » avait moyennement apprécié.

## **La saga de la betterave**

La fortune de sa femme date du « blocus continental » imposé par Napoléon à l'Angleterre durant l'Empire, privant la France de la canne à sucre des colonies. « *Vous connaissez l'épisode ?* », interroge Jean gaiement. L'écrivain a un art bien à lui de raconter l'histoire de France, s'attardant sur des personnages secondaires pour dérouler la saga de la betterave.

Ce qu'il en retient, c'est « *la très belle madame Delessert, qui a été la maîtresse de Mérimée et de Maxime du Camp* ». Son beau-frère avait mis

au point l'extraction du sucre blanc, à l'origine de la fortune des familles « sucrières ». Elle recevait à Passy sous la Monarchie de Juillet les grands romantiques du moment, dont l'idole du conteur, son cher Chateaubriand.

Ferdinand Béghin reprend après-guerre l'entreprise familiale, qui fusionne en 1972 avec Say. Jusqu'à sa fermeture, l'usine décline la betterave sous toutes les couleurs : sucre candi, roux, cassonade, vergeoise, sucres en dés, en sacs...

Mais « *il fallait ensuite les envelopper dans quelque chose* », explique Jean d'Ormesson. Voilà comment on se lance dans l'emballage et les cartonnages, puis dans le papier en tout genre, Lotus, Vania, catalogue de la Redoute. Cela le mène tout naturellement au *Figaro*, dont il devient, en 1950, un des administrateurs, vingt-quatre ans avant que son gendre n'en prenne la direction.

## **L'homme de tous les exploits**

Plus jeune académicien à entrer sous la Coupole, à 48 ans, « pléiadisé » de son vivant, fervent soutien de Nicolas Sarkozy en 2007, décoré en 2014 de la Grand-Croix de la Légion d'honneur par François Hollande... Jean d'Ormesson est l'homme de tous les exploits.

« *Il faudrait le classer dans l'inventaire supplémentaire des monuments historiques* », dit l'écrivain et membre de l'Académie Goncourt Pierre Assouline. « *Un mythe social vivant* », s'enthousiasme le frétilant historien Marc Fumaroli, de sept ans son cadet. « *Vous verrez qu'on lui fera des obsèques nationales...* », ajoute-t-il mystérieusement.

A la fin du XX<sup>e</sup> siècle, on le croyait rangé des voitures, condamné aux allées vieillissantes de l'édition et à un fan-club féminin et vermeil. « *Un livre de Jean d'Ormesson donne dix-huit mois de vie supplémentaires à ses lectrices, ce qui expliquerait pour partie (...) cette phrase que l'on entend parfois, l'été, par les fenêtres de la rue Raynouard : "Pénélope, apportez-moi mes gouttes et mon d'Ormesson"* », s'amusait encore Marc Lambron en 1997.

Mais voilà que tout d'un coup, au tournant des années 2000, il devient l'idole des jeunes, aussi tendance qu'un chanteur disco revenu des *swinging sixties*.

Julien Doré, le jeune chanteur à boucles révélé par la « Nouvelle Star », l'émission musicale de M6, se fait tatouer le nom de l'Académicien sur le bras. Valérie Lemerancier fait de lui la vedette de « La vieille France », sketch d'un de ses spectacles. L'académicien devient aussi l'un des personnages de l'amusant feuilleton « Fonelle » dans *Elle*. Laurent Gerra l'imité le matin sur RTL – un sacre. On aperçoit même furtivement Jean d'Ormesson (qui pourtant chante faux), début 2016, dans un clip des Enfoirés. « *Liberté !* », clame-t-il les bras ouverts. Le journaliste Laurent Delahousse, ce spécialiste des destins, fait son portrait dans un documentaire qui sortira au cinéma.

Lire aussi : [François Hollande à Jean d'Ormesson : « Comment faites-vous pour être aimé ? »](#)

### « **Beaucoup m'ont vu plutôt que lu** »

« *Jean d'Ormesson, sans les journaux, sans la télé, on ne s'en serait jamais douté* », écrivait déjà en 1980 le critique Bernard Frank dans *Solde* (Flammarion). « *Beaucoup m'ont vu plutôt que lu* », convient l'intéressé. Et entendu : les premières pub' d'un auteur vantant ses livres sur Europe 1, c'est lui. En 1991, pour son *Histoire du Juif errant* (Gallimard), il avait aussi mis au point un répondeur téléphonique où il résumait son ouvrage. « *Je l'ai vu prendre l'avion de Corse pour cinq minutes de médias*, sourit l'académicien Pierre Nora, directeur de la revue « Le Débat ». *Il ne disparaît jamais, il y a toujours en France une présence effective de Jean d'Ormesson.* » L'écrivain Philippe Sollers résume : « *Jean est très lucide. Il a compris que la gloire du temps de Chateaubriand s'appelle aujourd'hui la notoriété.* »

« *Le peuple le plus égalitaire*

Une « *rock-star* », disait l'éditeur Gilles Cohen-Solal, compagnon de sa fille Héloïse, dans un numéro culte du magazine télévisé belge

*du monde a mis  
sous verre un  
type avec des  
talons rouges et  
a choisi de  
l'adorer »*

« Strip-tease ». « *La reine d'Angleterre* », sourit le directeur de la Nouvelle Revue française Michel Crépu. « *Je suis une marque* », convient l'intéressé.

« *C'est devenu l'aristocrate préféré des Français*, résume un écrivain de ses amis. *De même qu'il y a eu le dernier ouvrier député en 1948, le peuple le plus égalitaire du monde a*

*mis sous verre un type avec des talons rouges et a choisi de l'adorer. »*

Le « petit marquis » un brin pète-sec des premières émissions d'« Apostrophes » s'est beaucoup assoupli. « *Il avait une forme d'arrogance et une logorrhée parfois insupportables*, se souvient Pierre Nora. *J'admire cette victoire qu'il a opérée sur lui-même pour devenir l'homme modéré que nous connaissons. »*

### **« Doux comme l'air conditionné d'un taxi »**

Au *Figaro magazine* de Louis Pauwels, il était l'un des adversaires les plus féroces du socialisme au pouvoir. Il fait aujourd'hui la « une » du même Fig'mag' pour illustrer un dossier sur « Les optimistes », après avoir prêté son frais sourire à la couverture du *Point* consacrée aux « Vrais jeunes », en 2013.

« *Il est doux comme l'air conditionné d'un taxi à Paris au mois d'août et buvable comme un litre d'Evian à l'aube après une cuite au Jack Daniel's*, écrit déjà Patrick Besson en 1999 dans *Nouvelle galerie*. *Cela s'appelle la bonne compagnie. »*

Jean d'Ormesson est devenu l'écrivain français du *feel good* qui offre les clés du bonheur et raconte tel un grand sage une France vintage, sans Daech ni djihad. Un échantillon vivant de l'identité française mais, contrairement à Houellebecq, dans sa version heureuse et « trente glorieuses ».

Sous la Coupole, « *il est le roi* », salue Valéry Giscard d'Estaing, son cadet

*« Quand il n'est pas là, il manque, dit VGE. C'est un personnage. Sa présence fait partie de notre vie. »*

d'un an. *« Je lui passe toujours la parole en disant : "monsieur le doyen d'élection". C'est une façon de dire qu'il est la mémoire et la durée de l'institution »*, ajoute la secrétaire perpétuelle, Hélène Carrère d'Encausse. »

*manque, dit VGE. C'est un personnage. Sa présence fait partie de notre vie. »*

Le 30 juin, pour la dernière séance du dictionnaire, on planchait sur la lettre « V » et le mot « Velu ». *« Un chauve peut être velu »*, a fait inscrire Jean d'Ormesson, façon Pierre Dac ou Alexandre Vialatte. *« Quand il n'est pas là, il*

Ces deux-là se sont connus il y a plus de quatre-vingts ans. *« J'ai une mémoire visuelle, confie l'ancien président. C'était à Paris, avenue de Montespan, dans le 16<sup>e</sup> arrondissement. Nous étions conviés à ce qu'on appelait alors des "goûters d'enfants". On ne fait plus ça aujourd'hui. »*

Des magiciens venaient jouer leurs tours aux petites filles en robes à smocks et aux garçons en culottes courtes ; on projetait des films muets de Laurel et Hardy ou de Charlot. *« A la grille, devant un jardin, avec ma sœur, j'ai entendu : "Ce sont les petits d'Ormesson." C'étaient Jean et son frère aîné Henri. »*

## **Bals, rallyes et goûters d'enfants**

C'est autour des madeleines, dès les goûters d'enfants, que s'esquissent les carrières, les destins et les ambitions. Sans les bals, les rallyes, les après-midi chez la duchesse de la Rochefoucauld, place des Etats-Unis, ou les dîners chez Louise de Vilmorin, impossible de saisir comment Jean d'Ormesson est devenu « Jean d'O », cet « *abrégé affectueux et démocratique* », dicit l'académicien Marc Fumaroli, dont l'ont baptisé les journalistes dans les années 1970. « Jean d'O », dans le grand monde, c'est l'équivalent du diminutif populaire « Jeannot ».

Marcher dans les pas de Jean d'Ormesson, c'est entrer dans le petit monde

d'A la recherche du temps perdu ; rencontrer les témoins qui l'ont croisé un jour, visiter un vaste cabinet de curiosités. « *Si vous venez me voir à 17 heures, promet ainsi au téléphone l'ancien critique littéraire du Figaro Jean Chalon, 81 ans, je vous servirai le thé dans le service aux violettes de Nathalie Barney, des tasses où ont bu Colette et peut-être même Proust.* »

Aux murs du salon d'Anne de Lacretelle (la fille de Jacques, une des gloires de l'Académie), 82 ans, la photo du château Henri III de son ex-époux : « *Vous savez que j'ai remporté le Prix chef-d'œuvre en péril pour la restauration du château, qui a ainsi pu rester dans la famille ?* » Pour mettre des visages sur des noms, l'un décroche des tableaux comme d'autres ouvrent des albums-photos. Pour mieux imaginer les bals, une autre propose d'ouvrir une malle en camphre : « *Venez voir la robe dans mon château !* »

« *A cette époque, on sortait presque tous les soirs, raconte Anne de Lacretelle. Les années de guerre avaient relancé cette vie frénétiquement mondaine. Il y avait deux sortes de bals à Paris. Les bals pour jeunes filles, ceux de M<sup>me</sup> Michelin, on appelait ça le bal des increvables ; et des bals de gens très riches qui donnaient des fêtes pour leurs relations, comme celui qu'avait donné la grand-mère d'Inès de la Fressange. Giscard accompagnait parfois sa sœur. Jean ne dansait pas, il faisait la cour. Et il observait.* »

## **Le salon, antichambre de l'Académie**

Les réseaux sociaux s'épanouissaient aussi dans les salons. « *Je ne les ai jamais vraiment fréquentés* », affecte l'homme au surnom familier. Ce n'est pas l'avis de Matthieu Galey, fameux chroniqueur littéraire de *L'Express*, ni du redoutable écrivain Paul Morand, qui ont consigné férocement la comédie sociale et humaine de la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle dans leurs journaux.

Jean d'Ormesson est chez lui dans ces assemblées qui prennent le relais de ceux du XIX<sup>e</sup> avant d'être balayés par les cafés de Saint-Germain-des-Prés et de Montparnasse, puis de la télévision.

Le voilà le 31 janvier 1957, croqué par Matthieu Galey chez une certaine « *M<sup>me</sup> H., avenue Montaigne* » : « *Jean d'Ormesson, trente ans et des poussières, pas grand non plus, le nez fort, la figure longue, la voix sèche, un peu pointue, mais des yeux bleus d'une caressante beauté. De la classe, et même un rien de morgue sous la gentillesse, qui veut séduire à tout prix, pour le plaisir d'être aimé. De l'intelligence et une culture inépuisable, qu'il n'exploite pas encore tout à fait bien (...). On sent qu'il reste de la famille, et ne la renie point. Son petit rire bref, hennissant, est une défense, comme s'il tenait beaucoup à se moquer de lui-même. Mais il a de l'ambition, beaucoup d'ambition, sur un fond de sincérité presque ingénue. Singulier mélange, avec le charme en plus.* » Plutôt bien vu pour une première rencontre.

Jean d'Ormesson fréquente volontiers le salon de la sublime Nine, duchesse de Montesquiou, l'un de ses premiers et grands amours. Elle avait une longue décennie de plus que lui – « *comme Macron !* », lance l'écrivain, qui apprécie le nouveau ministre de l'économie et le rencontre souvent.

« *Ils étaient arrivés un jour au bras l'un de l'autre à une soirée chez les Bouilhet, elle, sublime, lui, irrésistible, comme émerveillés l'un de l'autre* », se souvient Anne de Lacretelle. En 1956, lors de la sortie de *L'amour est un plaisir*, la duchesse avait donné chez elle, place de Bagatelle à Neuilly, une fête en l'honneur de Jean.

« *Je me disais qu'il fallait tout marquer, comme (...) les Goncourt. Et puis la paresse l'emportait* », écrit-il. La paresse, vraiment ? La vérité, c'est que Jean d'O n'aime pas laisser de traces de doigts. Ce sont d'autres, comme Jean Chalon, qui racontent les déjeuners de Florence Gould à l'hôtel Meurice, une fois par mois, le jeudi.

Le jeune Jean d'Ormesson s'y mêlait à la trentaine d'habitues comme « *Jouhandeau, Maurice Genevoix, Arletty, Marcel Aymé avec ses lunettes noires ou encore Paul Morand* », cet écrivain vichyste encore infréquentable pour la France gaulliste que la milliardaire accueillait à sa table. « *Avec Jean, nous étions les seuls ou presque, vu notre âge, à ne pas*

*être compromis pendant la guerre. C'était l'antichambre de l'Académie : Florence siégeait au premier rang sous la Coupole à l'élection de chacun de ses protégés ».*

## **Il se lie d'amitié avec Paul Morand**

On l'aperçoit aussi à La Rivière, près de Thomery, chez le journaliste et écrivain maréchaliste Alfred Fabre-Luce, à nouveau en compagnie de Paul Morand, avec lequel il se lie d'amitié. On le retrouve encore chez Louise de Vilmorin à Verrières-le-Buisson, où Louis Malle, Sagan, Truffaut et Edmonde Charles-Roux avaient leurs habitudes.

Chaque dimanche, Jean d'Ormesson filait enfin en décapotable au Cœur volant, à Louveciennes, pour les « déjeuners » de Pierre et Hélène Lazareff. C'est là, chez les patrons de *France-Soir* et de *Elle*, qu'il achève de border son carnet d'adresses. « *C'était très mélangé et très amusant* », se souvient l'octogénaire.

« *C'est amusant* », « *c'est épatant* ». Jean d'Ormesson joue toujours les candides émerveillés. Ces mots le font valser ; il continue de les employer, laissant dans sa grande politesse ses derniers soucis de santé au vestiaire, glissant dans la vie comme sur le parquet ciré d'une salle de bal.

« *C'est un enfant pour lequel la vie a toujours chanté ; après, il l'a fait danser* », sourit le diplomate et écrivain Daniel Rondeau, naguère l'un de ses éditeurs. Le nouvel académicien Marc Lambron a trouvé une jolie formule pour résumer l'affaire : « *Il est le maître de menuet de la France entière.* »

**Prochain épisode :** Patron du « Figaro »

## **Une série d'Ariane Chemin en six volets**

### **Le Monde Festival, saison 3 : « Agir ! »**

La troisième édition du Monde Festival a eu lieu du 16 au 19 septembre sous un titre qui sonne comme un défi à notre monde en crise : « Agir ! »,

avec Vandana Shiva, [Michel Serres](#), [Houda Benyamina](#), [Edouard Louis](#), [Marie Rose Moro](#), [Boualem Sansal](#), [Ken Loach](#), [Garry Kasparov](#)...

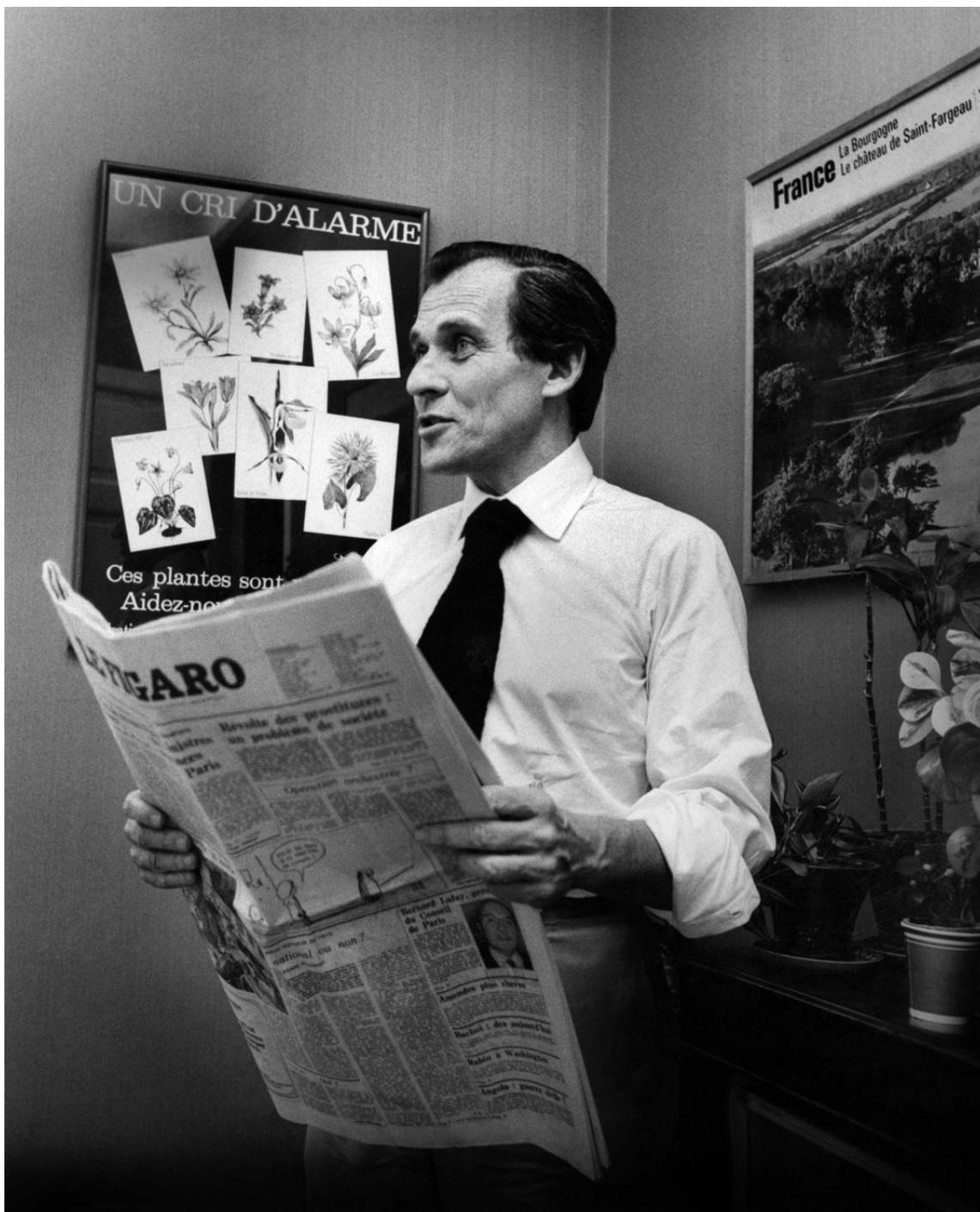
De nombreux débats ont animé ces deux journées: [L'islam et les femmes, entre fantasmes et réalités](#), [Faire de la politique autrement ? Accueil des réfugiés, des maires s'engagent](#), [Les multinationales sont-elles au-dessus des Etats ? Où est la diversité au théâtre et au cinéma ? Environnement: la mobilisation citoyenne face à l'inaction de l'Etat ...](#) Rendez-vous [sur la « chaîne Festival »](#) pour y retrouver des portraits, enquêtes, vidéos sur des initiatives et des engagements qui transforment le monde.

Par [Ariane Chemin](#) (Fribourg(Suisse), envoyée spéciale)

# Jean d'Ormesson 2|6 : « Le Figaro », la maison de famille

Jean d'O, une certaine France. Avant de devenir l'une des plumes du « Fig mag », l'académicien a dirigé le grand quotidien de la droite libérale française entre 1974 et 1977.

LE MONDE | 16.08.2016 à 08h18 • Mis à jour le 16.08.2016 à 11h36



L'écrivain Jean d'Ormesson, journaliste, directeur du journal « Le Figaro » dans les locaux du journal, en 1975.

Février 1974. Jean d'Ormesson se tient de toute sa superbe sur le balcon, au deuxième étage de l'hôtel particulier du rond-point des Champs-Élysées, le siège du *Figaro*. Il est muet, grisé. A sa gauche, l'Arc de triomphe. Un peu le sien, aussi. Des DS, des Citroën GS, des Peugeot 504 et des R12 descendent la plus célèbre avenue du monde jusqu'à la Concorde, à droite. Le tout nouveau directeur vient d'investir son bureau. Déjà un « *vertige romanesque* » le saisit. « *Je pensais à Balzac et au défi à la ville lancé par son héros, écrit-il dans une chronique. Je pensais à Jules Romains et à tous les prestiges de cette immense conspiration (...) qui se*

nouait là, sous mes yeux, dans ce grouillement de plaisirs, d'intérêts et d'ambitions. » Paris est à ses pieds et un peu à ses « ordres ».

*Le Figaro*. Le plus vieux quotidien français, une institution de la droite conservatrice, dont le « F » stylisé barré d'une plume, sur la « une », est guetté dès l'aurore dans les lieux de pouvoir. Depuis le règne de Pierre Brisson, ce « grand » patron qui avait sabordé le journal en 1942 avant d'organiser sa renaissance deux ans plus tard, la rédaction est un gaufrier d'académiciens, de rosettes et de décorations. « *Chaque année, une liste de vingt collaborateurs qui méritaient la légion d'honneur partaient dans les ministères, raconte l'ancienne plume du service littéraire Jean Chalon. Et ils l'obtenaient tous.* » Quai Conti, le « groupe du Figaro », comme on l'appelait, votait souvent comme un seul homme.

Lire aussi : [Jean d'Ormesson 1|6 : le danseur mondain](#)

## « **Le Figaro** », « **le plus beau des jouets** »

*Le Figaro*, « *le plus beau des jouets* », confie le héros du jour dans *Garçon de quoi écrire !* (Gallimard, 1989). « Oncle Wladi », alias Wladimir d'Ormesson, ambassadeur de France, poète et académicien, avait dirigé en 1934 la rubrique « politique extérieure », avant de devenir éditorialiste. *Le Figaro* fut aussi la lecture quotidienne du père de Jean, André, un diplomate nommé en 1936 ambassadeur de France au Brésil, après avoir été en 1925 son « ministre » à Munich. Au bord de la pièce d'eau de Saint-Fargeau, le château maternel de Jean, André d'Ormesson déploie comme deux ailes les pages de ce *Figaro* qui, pour sa belle-famille, pactise avec la « Gueuse ».

Sa femme, la mère de Jean, « *une Anisson du Perron* » (dans la conversation de l'académicien, les femmes restent ainsi accrochées à leur « sang » ou à leurs quartiers) est d'une noblesse monarchiste et ultraréactionnaire, fidèle à Maurras, fan de Léon Daudet. Marie tire néanmoins des « *délices* » des mots croisés du *Figaro* de son mari. « *Longtemps, j'ai été son fils, son enfant, son garçon, et elle m'appelait "mon petit"* » : quand elle meurt, en 1975, dix-huit ans après son époux

André, « Le souvenir de ma mère », éloge funèbre et intimiste signé Jean d'Ormesson, paraît dans les colonnes du journal qu'il dirige. *Le Figaro* est la maison de famille.

A 15 ans, « *Jean me confiait vouloir être quelqu'un : qu'on aime et dont on parle (...), quelqu'un qui "serait"* », a raconté en 2014 (il est mort le 5 juillet 2016) le compositeur Antoine d'Ormesson dans un livre de souvenirs, *D'un cousin l'autre* (HD Editions). Mais quel escalier emprunter pour gagner le faite de la gloire ? Le jeune homme entre en hypokhâgne et khâgne à Henri-IV, réussit Normale sup, décroche l'agrég de philo et puis, enfin, la belle vie... « *Râblé, sportif bien qu'il fût normalien, (...) un appétit de vivre et de briller* », voilà comment décrit « *Jean* » dans ses *Mémoires d'automne* (Fayard) un de ses premiers flirts, Marie-Pierre de Cossé Brissac. Il tâte ensuite (un peu) d'enseignement au lycée Jacques-Decour, mais les blouses noires et la grisaille des salles de classe, très peu pour lui.

## **Le hasard raconté par Jean d'Ormesson**

Changement de décor. Il se lance dans la presse, comme les jeunes écrivains pressés. On lit en septembre 1950 du « *Jean d'Ormesson, envoyé spécial à Noirmoutier* » dans *Paris Match* : il raconte les « *jeunes filles en fleur (de lys)* » à la plage. Le débutant « pige » aussi dans l'hebdomadaire *Arts*, avec Louis Pauwels et Roger Nimier, le « hussard bleu », né en 1925 comme lui. Un jour de 1950, le jeune Jean a 25 ans, lui et son père croisent sur un trottoir Jacques Rueff. Le père du « nouveau franc » cherche un normalien pour l'aider à mettre sur pied le Conseil international de la philosophie et des sciences humaines, une ONG qu'il vient de créer à l'Unesco. « *Je suis rentré comme ça, par chance* », dit-il – le hasard raconté par Jean d'Ormesson.

Dans son bureau de l'Unesco défilent des tas d'écrivains, historiens et hommes de science qui collaborent à *Diogène*, la revue de Roger Caillois : ribambelle de beaux esprits érudits auxquels « Jean d'O » ouvre plus tard les colonnes du *Figaro*. Mais, la plupart du temps, il est par monts et par vaux. « *Il a fait son "grand tour", comme on disait au XVIII<sup>e</sup> siècle : il n'est pas un homme de la France moisie* », souligne l'académicien Marc

Lambron. Ces sites qu'on ne visite plus depuis l'éruption de Daech, comme la citadelle de Damas ou Palmyre, il les a tous explorés. L'Unesco, « *un fromage sur un nuage* », a écrit Jean d'Ormesson. Une « *très agréable sinécure* », des « *voyages au frais de la princesse* », avait accusé, vipérin, le chroniqueur Roger Peyreffite lors d'une mémorable émission d'« *Apostrophes* », en 1982.



L'écrivain Jean d'Ormesson, journaliste, directeur du journal « Le Figaro » ici dans son bureau dans les locaux du journal, à Paris, en 1975.

Il tente d'abord la littérature en espadrilles et en décapotable, soleil, nationale 7, Rome ou Venise en une nuit, façon Françoise Sagan. Cinq petits livres, tous des échecs, souvent éreintés par les chroniqueurs littéraires. Une fois en haut de l'affiche, il se souviendra de ces débuts difficiles, comme tous les gens qui connaissent la gloire. Dans *Garçon de quoi écrire !*, il se moque du critique du *Monde* qui, en 1959, exécute son *Du côté de chez Jean* (Gallimard) d'un « *dégoûtant* ». De manière un peu approximative : d'ordinaire si au fait du Bottin journalistique parisien, « Jean d'O » attribue la chronique à « *Pierre-Henri Simon* », mais c'est « *Emile Henriot, de l'Académie française* », qui évoque dans le quotidien de la rue des Italiens la « *mousse de champagne* » de « *100 kilos* » et le

« moi-je-isme » du « menu livre » de Jean d'Ormesson.

## **Est-ce « M. Gendre » qu'on élit ?**

Comme ces articles sont loin, désormais, vus du balcon du *Figaro* ! *La Gloire de l'Empire*, publié en 1971, est un coup littéraire que l'on n'attendait pas. Sous la couverture blanche de Gallimard, cette somme « d'histoire-fiction » (« j'ai inventé un genre ») est un ovni littéraire. Une blague de normalien qui revisite le monde avant la naissance de Jésus-Christ et pastiche les grandes batailles historiques, un peu façon Tolkien et *Le Seigneur des anneaux*. « Cinq ans de travail. Quand j'y réfléchis, peut-être la thèse de doctorat que je n'ai jamais faite ? », interroge Jean d'Ormesson.

Jacqueline Piatier, du *Monde*, s'emballe pour ce « vertigineux collage d'événements anachroniques ». Dans *Le Nouvel Observateur* l'historien Jacques Le Goff célèbre une « œuvre pionnière ». Même Paul Morand, qui n'a pas eu de mots assez durs pour les premiers romans ormessoniens (« Comment peut-on être aussi niais et avoir 10 agrégations et 25 licences ? »), l'adoube presque dans son *Journal inutile* : « Mélange de Jules Verne et d'Anatole France, note-t-il le 20 novembre 1971. Un livre qui a dû être très amusant à écrire, mais ennuyeux à lire (...) Ceci dit, je suis content de lui avoir fait obtenir le Grand Prix du roman de l'Académie. » L'assurance de ventes de 300 000 exemplaires, un badge pour le prestigieux comité de lecture de Gallimard et le tremplin vers la Coupole, en 1973.

Ce triomphe n'a pas échappé à Jean Prouvost, le nouveau Citizen Kane français, actionnaire du *Figaro*. En ce début des années 1970, la santé de Louis Gabriel-Robinet, qui remplace Brisson mort soudainement en 1964, vacille. Il faut organiser la succession. Le fringant d'Ormesson a épousé en 1962, à 37 ans – il habitait encore chez ses parents, rue du Bac –, Françoise, une « fille Béghin », comme on dit, donc, copropriétaire du *Figaro*. Dans ses *Mémoires* (Julliard, 1983), l'intellectuel Raymond Aron, une des signatures du quotidien, raconte que Brisson rêvait de le voir prendre un jour sa succession. Mais, en cet hiver 1973, seul le nom

d'Ormesson sort du chapeau. Est-ce « M. Gendre » qu'on élit ? Ou l'académicien brillant et mondain ? « *Prouvost voulait agacer mon beau-père, et non lui plaire ; ils s'étaient disputés six mois avant que je rentre* », prétend Jean d'Ormesson. Il n'hésite en tout cas pas une seconde. C'est oui.

## **Uen vengeance secrète**

« *Je ferai de vous des journalistes heu-reux !* » : l'apôtre d'Ormesson passe un mois en campagne dans les services avec un programme qui lui ressemble. « *Il paraît que j'ai les yeux de Michèle Morgan. Je ne connais en tout cas rien de votre métier. Vous allez tout m'apprendre* » : un vrai marchand de bonheur. Aron l'aide à sa manière : « *Je rassurais la rédaction (...) en faisant valoir que personne ne lui connaissait d'opinions, arrêtées ou originales, en politique ou en économie* », raconte-t-il dans ses *Mémoires*. Résultat du porte-à-porte : une élection de maréchal.

Seuls quelques intimes comprennent, en ce début d'année 1974, que cette nomination n'est pas seulement une conquête désinvolte. C'est aussi une vengeance secrète. Le fauteuil impérial dans lequel Jean d'Ormesson vient de s'enquiller est celui occupé par Brisson pendant près de trente ans. C'était un patron sévère, qui raturait lui-même chaque article au crayon vert et pratiquait aussi les oukases. « *On ne prenait pas l'ascenseur en même temps que lui* », se souvient Praline Arnouil, alors secrétaire de direction. Brisson avait interdit qu'on publie le jeune normalien dans les colonnes du journal et qu'on évoque ses livres dans les pages littéraires. Plusieurs années après sa mort, « Jean d'O » était encore tricard au *Figaro*.

En cause, a écrit cent fois l'intéressé, une chronique consacrée en 1958 dans *Arts* à un livre publié par Brisson chez Gallimard, *Double cœur*. L'article d'Ormesson se concluait par cette pique : « *Il y a tout de même une justice : on ne peut pas, à la fois, être directeur du Figaro et avoir du talent.* » Plutôt cinglant. Ce n'est pourtant pas l'article sur Brisson qui a rendu « Jean d'O » persona non grata au *Figaro*. La critique féroce parue dans *Arts* n'était que la réponse de Jean d'Ormesson à son excommunication depuis qu'un mini-scandale mondain avait éclaté autour

de lui, mettant en transe le petit monde parisien.

## **Jean d'Ormesson, trentenaire, chasse son ennui**

Au milieu des années 1950, jeune normalien encore célibataire, Jean d'Ormesson, trentenaire, chasse son ennui. Son cousin germain, Antoine, le fils du « grand Wladimir » du *Figaro* et de l'Académie, et son épouse espagnole, Charete, épousée en grande pompe à Rome en 1950, lui ouvrent les portes d'Ormesson, le château paternel, près de Sucy-en-Brie, aujourd'hui dans le Val-de-Marne. Parfois Antoine s'absente. Charete a deux jeunes enfants. Jean séduit leur mère, l'« enlève » comme dans une tragédie romantique ou un roman d'Alexandre Dumas, promet le mariage et la quitte après qu'elle annonce son départ à son mari, Antoine. Divorce, larmes, fureur de « Wladi » contre ce neveu sans foi ni loi, chagrin d'André, le père de Jean, malade, et catastrophes sentimentales en cascade. Seule « Marie-née-Anisson-du-Perron » défend son fils, comme toujours.

« Dévoilement de la vérité dans les romans de Jean d'Ormesson » : un joli sujet de mémoire. L'aveu s'est fait par petites touches, au fil des années et des livres, comme par encre sympathique. Anonyme dans *L'amour est un plaisir* (Gallimard), en 1956, la femme du cousin devient « C » dans les livres suivants, et enfin « Charete », dans *Je dirais malgré tout que cette vie fut belle* (Gallimard), en 2016, dernier état narratif de la vie de l'écrivain. « *N'ayant pas été fasciste, n'ayant pas été trotskiste, je me suis dit qu'il fallait me rebeller d'une façon ou d'une autre* », raconte « Jean d'O » à Frédéric Beigbeder et *GQ* en janvier. Il s'épanche aussi dans *Voici*, voudrait demander pardon à son père décédé. On comprend enfin cette formule énigmatique, répétée d'année en année et de livre en livre : « *J'ai déposé sur sa tombe la direction du Figaro.* »

André d'Ormesson meurt sans lire d'autres pages de son fils que *L'amour est un plaisir*, qui se termine ainsi : « *La voiture marchait bien. C'était une vieille voiture. Je n'aime que les voitures décapotables. On voit la route, les collines quand il y en a, la mer quand il y en a, les arbres, le soleil (...). Rien n'épuise la vie, le monde, n'explique les hommes.* » Presque dix ans ont passé ; Jean, désormais, est à lui seul le Rond-Point des Champs-

Elysées autour duquel tournent les courtisans. Après la cour de l'hôtel particulier avec ses chauffeurs en livrée (il y avait même une pompe à essence), passé la monumentale statue du Figaro de Beaumarchais et le grand escalier en marbre, on se perdait dans un dédale de bustes blancs et d'huissiers à chaîne pour trouver son bureau ovale. « *La traversée de la galerie des glaces, comme si on allait voir Louis XIV à Versailles* », se souvient Jean Chalon.

## **Costume de flanelle grise, cravate en tricot de chez Hilditch**

« *Laissez venir, attends de voir* », conseillent administrateurs du journal et amis au nouveau patron. Jean d'Ormesson aimerait se contenter de lancer une nouvelle formule, ce lieu commun de tout nouveau directeur de journal. Mais, voilà que deux semaines après son intronisation, on apprend la mort de Georges Pompidou, son ami normalien, dans l'exercice du pouvoir. *Le Figaro* doit engager derrière Valéry Giscard d'Estaing, candidat à la présidentielle anticipée, une rédaction et des lecteurs gaullistes qui penchent aussi pour « Chaban ». Pas simple. Jean d'Ormesson a la plume facile, mais il déteste régler les affaires de famille. Quand en 1976 *Le Figaro* doit rendre compte du livre de Michel Legris, « *Le Monde* » tel qu'il est, un pamphlet contre la direction du *Monde*, « *c'est à moi, bien entendu, s'agace Raymond Aron dans ses Mémoires, que revint (...) d'affronter la censure de la rue des Italiens – et les conséquences prévisibles le jour où un livre de moi paraîtrait.* »

« *Le Figaro change* », dit le nouveau slogan du journal. « *Le changement dans la continuité* », récite comme en écho Valéry Giscard d'Estaing, qui remporte l'élection présidentielle. Aujourd'hui qu'une patine a lissé sa statue de cire, l'article de Jean d'Ormesson le plus sidérant à lire, durant ces trois années à la tête du *Figaro*, n'est pas un article politique au sens strict. Il concerne un fait divers, un crime. Il s'agit de Patrick Henry, cet assassin d'un petit garçon de 7 ans dont le procès enflamme la France. « *Je le dis sans littérature : Patrick Henry me fait à la fois horreur et pitié (...). Je me demande si, aujourd'hui, le courage, le respect de l'assassin lui-*

*même, la vraie générosité n'exigent pas, à la fois, le pardon et la mort »*, dit son billet le 19 février 1976. « *Je l'apprécie, mais je l'ai toujours su* », confie l'ex-garde des sceaux Robert Badinter : Jean d'Ormesson est favorable à la peine capitale.

Costume de flanelle grise, cravate en tricot de chez Hilditch, à Londres, conseillés par Françoise... C'est la panoplie du « patron », le nouveau chic du *Figaro* – « Jean d'O » d'un jour et pour toujours. Certains visiteurs remarquent aussi les initiales, discrètement brodées sur la chemise : c'est le cas de Félix, le héros de *Précautions d'usage*, un roman d'Eric Neuhoff paru en 1982 (La Table Ronde). Le futur néo-hussard veut publier dans *Le Figaro* ou chez Gallimard et a pris rendez-vous au Rond-Point. « *Alors, comme ça, c'est vrai, vous avez lu mes livres ?* lui demande l'œil brillant l'académicien. *Moi, si j'avais votre âge, il me semble que je ne lirais pas les livres de Jean d'Ormesson.* » Comme toujours, le patron joue aux faux modestes ; on relèvera pourtant qu'il parle de lui à la troisième personne, comme les papes et les rois.

### **« Hersant est un élu du peuple »**

Mais voilà que, début 1975, la rumeur d'une vente du *Figaro* court les couloirs. On murmure aussi que Hersant arrive ! Le « papivore » a commencé à bâtir son « empire », il a déjà racheté le quotidien socialiste *Nord-Matin*, puis *Paris Normandie* en 1972. Cette fois, le numéro un de la presse française veut conquérir le journal de l'establishment capitaliste. Grèves, piquets, AG, banderoles... Au Rond-Point, c'est la révolution. « *On prenait Hersant pour le grand Satan, on avait sans doute tort*, se souvient le journaliste Jean-Pierre Langellier, qui n'avait pas encore rejoint *Le Monde*. *D'Ormesson est venu dans le service, est monté sur la table et nous a dit de manière théâtrale : "Vous avez raison ! Moi aussi, je vais démissionner."* Mais il n'a pas démissionné. »

Le 30 juin 1975, dans un éditorial titré « Périls », Jean d'Ormesson explique qu'Hersant « *a le mérite d'exister* » face au « *néant* ». A ceux qui s'indignent qu'on confie la maison à un homme condamné en 1947 à dix ans d'indignité nationale pour collaboration, il explique : « *Couvert par*

*l'amnistie, Hersant est un élu du peuple. Faut-il se montrer plus exigeant que les lois de la République et que la volonté populaire ?* » En réalité, l'académicien hésite. Il cache soigneusement ses indécisions jusqu'au 31 juillet : dans un nouvel éditto, il confirme enfin qu'il va rester à bord. « *Maurice Rheims me téléphone de Corse que, la veille encore, Jean voulait démissionner du Figaro, mais que Giscard et Chirac lui ont demandé de rester* », dévoile ce même jour Paul Morand dans son journal. Le président de la République et son premier ministre sont intervenus, et ont su se montrer persuasifs.

## **Le syndrome de l'encre sympathique**

En octobre, le « papivore » rafle la tête du directoire à Jean d'Ormesson et confie la rédaction à Max Clos. Encoche de taille. Toujours charmant et courtois, l'académicien invite en février 1976 Robert Hersant en compagnie du « maître » Aron chez lui, à Neuilly. Au *Figaro*, Aron ne dispose que d'un cagibi, mais l'aura du philosophe politique déborde évidemment du journal. A table, ce jour-là, les deux « généraux » du *Figaro* apprennent de la bouche de leur patron qu'il a l'intention d'écrire régulièrement des éditoriaux en vue des élections législatives de 1978.

Toujours ce même syndrome de l'encre sympathique ; ce déjeuner décisif, rapporté par Aron, n'apparaît que longtemps après sous le stylo de l'académicien. Pas très glorieux, difficile à digérer sans doute. « *Pour Aron, qui n'est pas un homme de demi-mesures, c'était impossible de rester*, raconte l'économiste Nicolas Baverez, biographe du philosophe. *Jean d'Ormesson, lui, n'avait pas très envie de partir. Le journal lui allait bien.* » Dans le sillage d'Aron, *Le Figaro* voit s'en aller une douzaine de grandes plumes qui finissent par disparaître comme François Mauriac, le romancier des secrets de famille. « Jean d'O » n'a plus le choix.

« *Je suis parti trop tard, je le reconnais maintenant* », dit-il. En 1978, moins d'un an plus tard, il réapparaît par la lucarne : éditorialiste du jeune et nouveau *Figaro magazine*. Trois filles, un bateau, et « Jean d'O » : en couleur, cette fois. C'est une autre histoire. Comment disent ses livres, déjà, pour ne pas dire adieu ? Un jour je m'en irai... ? C'était bien ? Au revoir et

merci ?

**Prochain épisode : Vacances en Corse**

**Une série d'Ariane Chemin en six volets**

**Le Monde Festival, saison 3 : « Agir ! »**

La troisième édition du Monde Festival a eu lieu du 16 au 19 septembre sous un titre qui sonne comme un défi à notre monde en crise : « Agir ! », avec Vandana Shiva, [Michel Serres](#), [Houda Benyamina](#), [Edouard Louis](#), [Marie Rose Moro](#), [Boualem Sansal](#), [Ken Loach](#), [Garry Kasparov](#)...

De nombreux débats ont animé ces deux journées: [L'islam et les femmes, entre fantasmes et réalités](#), [Faire de la politique autrement ? Accueil des réfugiés, des maires s'engagent](#), [Les multinationales sont-elles au-dessus des Etats ? Où est la diversité au théâtre et au cinéma ? Environnement: la mobilisation citoyenne face à l'inaction de l'Etat ...](#) Rendez-vous [sur la « chaîne Festival »](#) pour y retrouver des portraits, enquêtes, vidéos sur des initiatives et des engagements qui transforment le monde.

# Jean d'Ormesson 3|6 : la Corse, paradis pour Immortels

La baie de Saint-Florent, en Corse, héberge l'un des salons les plus secrets de la République des lettres. Entre bains de mer et explosions, s'y sont longtemps préparés prix et élections au Quai Conti.

LE MONDE | 17.08.2016 à 09h33 • Mis à jour le 19.08.2016 à 12h22 | Par [Ariane Chemin](#) (Saint-Florent (Haute-Corse), envoyée spéciale)



Jean-Marie Rouart et Jean d'Ormesson en 2012, à Saint-Florent (Haute-Corse). A la main le bicorne à cocarde tricolore que portent les académiciens.

Torse nu, en maillot de bain, ils dessinent avec leurs orteils des lettres bâton sur le sable mouillé. Jean d'Ormesson et Jean-Marie Rouart s'affairent sur une plage de Saint-Florent, en Haute-Corse. L'eau et le ciel sont cristallins comme dans un roman de l'aîné, les parfums de jasmin aussi purs que dans un récit du cadet. Le premier siège déjà sous la

Coupole, le second rêve d'y entrer. Alors, ils écrivent des noms d'Immortels et comptent, barrent, recomptent les voix. « *Jean dorlotait mes espoirs académiques, supputant mes chances, (...) se livrant à une arithmétique compliquée, additionnant les voix favorables puis soustrayant les voix hostiles* », raconte Jean-Marie Rouart dans *Ne pars pas avant moi*, paru chez Gallimard en 2014. Leurs rêves sont-ils de châteaux de sable ?

Nous sommes en Corse, dans la région du Nebbiu, dans le nord-ouest de l'île. Le temps d'une baignade, Jean d'Ormesson a quitté Fornali, son castel de granit gris, étrange réincarnation de ces manoirs néogothiques que l'on aperçoit en Ecosse ou au bord de l'Adriatique. De la terrasse, la vue est imprenable sur la citadelle de Saint-Florent, cette station balnéaire prisée par la gentry bastiaise. Le jardin dégouline en terrasses jusqu'à un ponton qui baigne dans la crique de Fornali, l'anse qui a donné son nom au château des Ormesson. Avant ou après la Suisse, l'auteur de *La Gloire de l'Empire* (Gallimard, 1971) y coule chaque été un merveilleux mois de vacances avec ses amis.

## **Une petite Grèce à portée de main**

« *Je ne sais pas d'où ça me vient, mais je n'aime que la Méditerranée et le soleil* », dit l'académicien. Ils tiennent les rôles principaux dans ses romans. Pour le premier ouvrage de Jean d'Ormesson, en 1956, son éditeur René Julliard avait d'ailleurs « *demandé gentiment d'en enlever un peu* », racontait en 1997 le journaliste de *Madame Figaro* Philippe Dufay, dans une biographie de l'écrivain. *Je dirais malgré tout que cette vie fut belle*, paru en janvier chez Gallimard, recense même « Soleil » dans son index de noms propres à la fin du livre, entre Socrate et Soljenitsyne : trente occurrences ! « *Je suis un agnostique qui n'a rien trouvé de mieux que le catholicisme* », dit Jean d'Ormesson. Et il ne jure que par le dieu Phébus.

« *Un jour,*  
*raconte l'ancien*  
*maire de Saint-*

La presque-île de Fornali, c'est sa petite Grèce à portée de main, sa mer chaude à moins de trois heures de Paris, son jardin d'Eden. « *Les îles sont le dernier refuge des aristocrates* », écrivait Paul Morand dans une lettre rédigée

*Florent Marcel  
Feydel, M.  
d'Ormesson m'a  
invité à une  
réception Quai  
Conti. Je lui ai  
dit : "Mais c'est  
Saint-Florent ici  
!" »*

chez son ami, justement. A Fornali, les (nombreux) invités de Jean d'Ormesson le surprennent souvent assis à une table, en plein cagnard, son crayon à papier à la main, avant un bain de mer avec l'historien Marc Fumaroli, son hôte le plus fidèle et le plus ancien.

Fornali n'est pas seulement une côte magique et protégée, nichée au pied du désert des Agriates. C'est un phalanstère mystérieux qui a réussi à « *échapper aux radars* » depuis un demi-siècle, s'étonne l'académicien Marc Lambron : à la fois

salon littéraire et siège d'une camarilla d'Immortels très occupés à la belle saison. « *Un jour, raconte l'ancien maire de Saint-Florent Marcel Feydel, M. d'Ormesson m'a invité à une réception Quai Conti. Je lui ai dit : "Mais c'est Saint-Florent ici !" »* » Un nid de personnalités baroques et excentriques que les pêcheurs voient parfois se baigner « *nus, quand ils s'étaient débarrassés de leurs petits pagnes* », se souvient la romancière Christine Orban. « *A Saint-Florent, on dit : "ceux de la côte Ouest"* », explique Lucien Benvenuti, patron du restaurant Le Petit caporal, une institution du port.

### **« Il y avait la terre entière »**

Le lieu est depuis longtemps une légende. Le château a été construit après la guerre par un lord anglais, Warren Chilcott, qui l'abandonna en 1938. Une fausse rumeur, tenace, veut qu'il ait fait venir les pierres d'Ecosse ; une autre prétend qu'il hébergea Churchill et Mussolini. Quelques « anciens » se souviennent de ce noble britannique « *en livrée, entouré d'amazones à cheval, qui s'était mis à la chasse au sanglier* », raconte l'écrivaine Marie Ferranti, auteure de *Marguerite et les grenouilles* (Gallimard, 2013), recueil de souvenirs de Saint-Florentins. Aujourd'hui Grand Prix de l'Académie française, la compagne du propriétaire du Petit caporal avait pris très tôt l'habitude de monter « côte Ouest » et noué une

solide amitié avec un de ses invités réguliers, l'écrivain breton Michel Mohrt (fauteuil numéro 33).

« Jean d'O » (fauteuil numéro 12) n'a pas connu Lord Warren Chilcott. Mais, dès les années 1950, avant même d'y habiter, il se rendait à Fornali. Il cabotait déjà dans le golfe de Saint-Florent sur le voilier du marin Jean-François Deniau (fauteuil 36) et accostait volontiers chez le comte et la comtesse Jean et Paule de Beaumont, qui en 1946 avaient acheté ce mystérieux castel de granit, repéré un jour depuis le pont de leur yacht. Lui, homme d'affaires, ancien pétainiste affiché, porté à la tête du très sélect Cercle de l'union interalliée durant un quart de siècle, jusqu'en 1999, et président d'honneur de la très chiraquienne banque Rivaud. Elle, amie de Drieu La Rochelle et d'Aragon, maîtresse affichée de Bertrand de Jouvenel, traductrice de Tennessee Williams.

### « Il y avait la terre entière »

Le comte était toujours entouré d'un essaim de jeunes filles qu'il appelait ses « *filles* », croisées sur l'eau ou à Paris, conviées à Fornali pour des fêtes magnifiques. La comtesse se promenait de son côté en short et parfois voguait nue. Elle était généreuse, aimait la poésie, qu'elle faisait lire sur son ton pointu à Octave, une figure de Saint-Florent, à la fois mousse, chauffeur, gardien et jardinier – un vrai « *personnage de La Règle du jeu de Renoir* », se souvient la secrétaire générale de l'académie Goncourt, Marie Dabadie. Paule de Beaumont portait des gants blancs pour protéger ses mains, laissant au soleil son visage « *parcheminé, couturé* » par la chirurgie esthétique, écrit encore Jean-Marie Rouart (fauteuil n° 26, à la cinquième tentative). La comtesse de Beaumont l'embarquait pour des oursinades dans les criques.

« *Sur le livre d'or de Paule, il y avait la terre entière* », se souvient la journaliste Catherine Nay, qui en fut. Pompidou, les Bettencourt, Albin Chalandon, Alain Juppé et sa première femme, le six fois ministre Olivier Guichard : « *A la demande de Paule, il a d'ailleurs fait classer le terrain jusqu'aux Agriates* », confirme Jean d'Ormesson. L'écrivain venait de clore sa période jet-set, quand il fréquentait Giovanni et Marella Agnelli, le

fondateur de Fiat et son épouse collectionneuse d'art. Leurs croisières inspirèrent *Les Illusions de la mer*, court roman écrit en 1968 que l'académicien n'a pas souhaité rééditer, à cause de scènes un peu spéciales – un concours de sexes masculins au garde-à-vous. C'est un récit des années *Playboy*, celles où la libération des corps portait un message politique et atteignait même le 7<sup>e</sup> arrondissement de Paris.

## **jeux sur la plage, dîners et « tea times »**

Paule de Beaumont ne se contente pas « *de mettre en costume de bain toute l'élégance de la capitale* », comme disaient ses invités. C'est elle qui dessine les plans du futur phalanstère littéraire. A peine son terrain acheté, la comtesse en rétrocède en effet une parcelle à Maurice Rheims (fauteuil 32), l'un de ses premiers « élus ». Au milieu d'hectares de maquis, de cactus et d'oliviers veillés par un ancien *pagliaghju* (une cabane de berger en pierre sèche), le riche et séduisant commissaire-priseur plante une allée de cyprès, aménage trois bergeries puis fait descendre des allées de lauze jusqu'à la mer. Et quand, en 1973, âgée et malade, « Paule » ne peut plus monter l'escalier du château, elle cède Fornali... au magnat du sucre Ferdinand Béghin, pour le plus grand plaisir de son gendre, Jean d'Ormesson.

Le long de la mauvaise piste en terre qui monte depuis Saint-Florent, tous les amis sont désormais réunis. On passe d'abord par Ochinese, la maison de Maurice Rheims. Puis par Campu di Fiori, que l'initiatrice, Paule de Beaumont, avait fait construire pour ses vieux jours avant de la céder à sa fille aînée, Jacqueline de Ribes (l'icône de la *fashion* française). Et, enfin, le château de Fornali. Ce n'est pas révéler un secret que d'écrire leurs noms : depuis que tous les écrivains accrochent leur anneau littéraire dans la baie, leurs maisons, jeux sur la plage, dîners et *tea times* sont consignés dans des tas de récits et romans.

*Il n'y a pas plus féroce que des académiciens*

Le trio phare, c'est Jean, Maurice et François. On ne présente pas le premier : « Jean d'O », recordman d'« Apostrophes », toujours le plus gai et le plus bronzé. Grand, maigre, larges

*entre eux. Même  
à la plage, ils  
dégainent  
dagues et épées*

lunettes d'écailles, Maurice Rheims porte un éternel chapeau cloche rose sur son crâne chauve. Il dilapide des tas de successions, comme celle de Picasso, sur lesquelles il a toujours des tas d'anecdotes croustillantes.

François Nourissier, peau blanche, barbe de pasteur suisse, plus habitué à l'eau grise des sentiments qu'aux ciels méditerranéens, est un grand habitué des chroniques littéraires et des jetons dans les jurys des prix. Après de longs silences, il aime laisser « *tomber dans le potage un sarcasme, une remarque vinaigrée* », se souvient Jean-Marie Rouart.

Il n'y a pas plus féroce que des académiciens entre eux. Même à la plage, ils dégainent dagues et épées. Quand Marc Fumaroli (fauteuil 6) revient éraflé de la crique, avec son masque et son tuba, ses amis s'amusent avant de le plaindre : « *Mazo de la roche !* » « *Mazo de la riche !* » Une assemblée « *aristocratique qui parle encore en faisant des mots* », résume le conseiller d'Etat Marc Lambron (fauteuil 38), qui les a observés. « *Des gens qui "sont vite", comme disait Proust.* »

## **Prends-moi untel s'il te plaît...**

Les femmes observent en retrait, brushing toujours impeccable même au sortir du lit, paréos de vahinés assortis au maillot. « *Il n'était que de littérature, de politique et de sexe* », écrit Nathalie Rheims dans *Place Colette* (Léo Scheer, 2015), où elle retrace l'été de ses 12 ans à Saint-Florent. « *L'un parlait de la guerre et de l'Occupation, l'autre du roman qu'il venait de terminer et de l'article qu'il avait envoyé le matin même au Figaro. L'éditeur Guy Schoeller, qui disait du mal de la terre entière avec une telle méchanceté, racontait, pour la dixième fois, son mariage avec Françoise Sagan.* »

*Combien  
d'élections se  
sont tramées sur*

Combien d'élections se sont tramées sur la terrasse de Fornali, dans le jardin d'Ochinese, sur la merveilleuse plage de sable blanc de la Saleccia toute proche ? Combien de

*la terrasse de  
Fornali, dans le  
jardin  
d'Ochinese, sur  
la merveilleuse  
plage de sable  
blanc de la  
Saleccia toute  
proche ?*

récompenses se sont conclues ici ? Prends-moi  
untel s'il te plaît, je te pousse machin pour la  
liste du Goncourt, tu me fileras une autre année  
le Grand Prix de l'Académie, et on verra si on  
peut donner un jour l'habit à ton protégé. En  
leur domaine, de purs esthètes. Dans son  
journal, en 1971, Morand salue l'habileté  
d'hommes de cour : « *Faire une carrière en  
littérature, avec articles, journalisme,  
conférences, politesses, l'Académie au bout de  
vingt ans : Nourissier, Ormesson.* »

Les rejoignaient souvent le vrai Grec de  
la bande, le hussard Michel Déon, mais aussi Michel Mohrt, « *dont les  
moustaches restaient couvertes de miettes de pain grillé jusqu'à l'heure du  
déjeuner* », se souvient Nathalie Rheims. Ancien lecteur de Jean d'Or-  
messon chez Gallimard, Mohrt venait aussi se rassurer d'avoir écrit dans  
une revue vichyste, en 1941. « *J'y ai trouvé un article de Mitterrand  
en 1943, répondait "Jean d'O", et c'était un article politique. Toi, c'était un  
article littéraire !* »

## **On redore aussi les blasons ternis**

C'était ça aussi, la baie de Saint-Florent, dans ces années 1960 et 1970. « *Je  
croyais, vers 50 ans, finir ma vie avec deux amitiés solides : Nimier et  
Chardonne, écrit Paul Morand (fauteuil 11) dans son Journal inutile. Ils  
ont disparu tous les deux. Fait bien plus étonnant : ils ont été remplacés  
par Rheims et d'Ormesson, quinze ans après leur mort. Je n'ai pas été les  
chercher, ils sont venus tous seuls.* » Longtemps excommunié, l'auteur  
d'*Hécate et ses chiens* connaît en Corse le bonheur de voir les plus fins  
serruriers lui ouvrir les portes d'une honorabilité perdue durant la guerre.  
Pieds nus, sous le ciel de Fornali, on redore aussi les blasons ternis.

Tout ce petit monde passe d'une maison à l'autre, entre les repas,  
empruntant au bout des jardins le même sentier des douaniers, « *peuplade  
indigène aux allures de bataillon de chevaliers* », écrit encore la fille

cadette du commissaire-priseur dans *Place Colette*. Des « *personnages engoncés dans l'adoration de leur propre image* », des hommes qui filaient d'une maison à l'autre tels « *des lièvres dans le maquis* ». Il y a quelques années, devant le sublime spectacle de la mer azurée et de « *ce noir courroucé qui s'adoucit en montagne japonaise quand nuage et brume s'y accrochent* », décrivait Maurice Rheims en 1993 pour *L'Express* (un plasticage avait visé sa maison), l'éditrice Malcy Ozannat, la fille d'Olivier Guichard, avait trouvé – sans doute par antiphrase – une drôle d'expression pour nommer l'anse de Fornali : « *la côte pourrie* ».

*Jean  
d'Ormesson ne  
quitte guère ses  
quartiers d'été  
que pour  
manger des  
moules au curry  
sur le port, au  
Petit Caporal*

En soixante années de voisinage, Saint-Florent n'a jamais reçu que des échos assourdis de ce qui se passait « là-haut ». On apercevait parfois le *Christina-O*, un des yachts d'Onassis, venir mouiller dans la baie. Maurice Rheims avait fait venir la cantatrice Jessye Norman pour un festival de musique. Parfois les académiciens descendaient pour des « causeries » organisées par la bibliothèque du village, mais la petite colonie remontait vite la piste de terre.

Lire aussi : [« Nous avons bombé FLNC sur le couvre-lit blanc »](#)

Jean d'Ormesson ne quitte guère ses quartiers d'été que pour manger des moules au curry sur le port, au Petit Caporal. Question d'époque, de génération ? Sa fille Héloïse d'Ormesson passe au contraire ses vacances dans le bourg. Son compagnon, Gilles Cohen-Solal, fait partie du paysage. Léo Scheer, fils « adoptif » de Maurice Rheims, ex-mari et éditeur de sa fille Nathalie, commande chaque matin un thé au bar Le Passage, même hors-saison, son exemplaire de *Corse-Matin* sous le bras. Chez les Scotti, le bazar-maison de la presse qui jouxte le bar, une montagne d'ouvrages trône à côté de la caisse, haute en début de saison, basse à la fin du mois d'août. C'est le dernier « Jean d'Ormesson » que les touristes viennent acheter en sandales et en short : sa pile de livres, sa colonne corse.

**Prochain article : L'écrivain de ces dames**

## **Une série d'Ariane Chemin en six volets**

### **Le Monde Festival, saison 3 : « Agir ! »**

La troisième édition du Monde Festival a eu lieu du 16 au 19 septembre sous un titre qui sonne comme un défi à notre monde en crise : « Agir ! », avec Vandana Shiva, [Michel Serres](#), [Houda Benyamina](#), [Edouard Louis](#), [Marie Rose Moro](#), [Boualem Sansal](#), [Ken Loach](#), [Garry Kasparov...](#)

De nombreux débats ont animé ces deux journées: [L'islam et les femmes, entre fantasmes et réalités](#), [Faire de la politique autrement ? Accueil des réfugiés, des maires s'engagent](#), [Les multinationales sont-elles au-dessus des Etats ? Où est la diversité au théâtre et au cinéma ? Environnement: la mobilisation citoyenne face à l'inaction de l'Etat ...](#) Rendez-vous [sur la « chaîne Festival »](#) pour y retrouver des portraits, enquêtes, vidéos sur des initiatives et des engagements qui transforment le monde.

Par [Ariane Chemin](#) (Saint-Florent (Haute-Corse), envoyée spéciale)

# Jean d'Ormesson 4/6 : l'écrivain de ces dames

Jean d'O, une certaine France. « Les femmes ont été la grande affaire de ma vie », dit l'académicien. Dans la conversation, il en parle au pluriel. Dans ses livres, elles s'appellent presque toutes « Marie ».

LE MONDE | 18.08.2016 à 06h42 • Mis à jour le 18.08.2016 à 10h32 | Par [Ariane Chemin](#)



Jean d'Ormesson à l'époque de son élection à l'Académie française, en 1973.

Il existe, en France, cette patrie littéraire, un métier féminin et méconnu qu'on appelle « femme d'écrivain ». « *Tout le monde va vous dire des gentillesse sur Jean*, réfléchit Marie Dabadie, la secrétaire générale du prix Goncourt. *Moi, je vais vous parler de Françoise. Je la connais depuis 1965. J'admire sa beauté et son intelligence. J'aime cette timidité qui peut lui donner un air dur, un peu froncé, mais qui cache quelqu'un de merveilleux et de tendre. Elle m'a toujours dit que Jean enchantait sa vie.* »

Françoise d'Ormesson, c'est l'un des atouts secrets de la vie de « Jean

d'O ». Alors que le monde s'agite autour de l'académicien, une femme aux allures de reine d'Espagne, dont on ne parle jamais, tient la vie et l'œuvre de son mari, le protégeant de sa mantille.

Pour faire sa connaissance, il faut chercher ailleurs que dans les livres de son époux. « *Françoise d'Ormesson, brune, belle et fière comme une Andalouse, avait l'art de créer dans sa maison un climat propice à la magie qui s'opérait* », écrit en 2013 le journaliste et écrivain Jean-Marie Rouart dans *Ne pars pas avant moi* (Gallimard) : il sait mieux que personne qui tient les clés du château.

« *Dîner chez les Ormesson. Françoise d'Ormesson, dans une robe de voile noir, toute simple, tout en plis de Korè avec ses cheveux du même noir, ses yeux brillants, elle semblait taillée dans un éclat d'obsidienne* », écrit aussi Paul Morand, toute sa vie protégé par une vestale capable de cracher du feu – la princesse Soutzo.

## **Généralités sur le mariage**

Femme d'écrivain : une religion, une vocation, presque une condition. Un rôle un peu daté aussi : parlerait-on d'un « mari d'écrivaine » ou même d'un « mari d'écrivain » ?

Françoise d'Ormesson a travaillé de longues années chez Lotus, l'une des entreprises de papier de sa famille, mais sa seule vraie carrière est tournée vers Jean, son mari. « *Ma mère a dédié sa vie à mon père* », dit Héloïse, éditrice qui a créé et dirige sa propre maison depuis douze ans – les femmes travaillent chez les Ormesson.

La femme d'écrivain doit éloigner les importuns. La femme d'écrivain doit veiller à la santé de son homme de lettres (« *Pas trop de sucre, Jean...* », « *Jean, le soleil* »...). Elle doit éviter que son écrivain de mari ne se disperse ou ne se galvaude.

« *Il ne sait pas dire non*, se plaint Françoise auprès de Paul Morand dès les années 1970. *Après quoi, il se lamente de ne pouvoir travailler. Dites-le-lui, supplie-t-elle. Vous êtes la seule personne qu'il écoute. Sa mère ? Elle*

*est gâteuse d'admiration* », rapporte l'écrivain dans son *Journal inutile*.

Jean d'Ormesson a débité beaucoup de généralités sur le mariage : l'institution pourrait figurer dans son propre dictionnaire des idées reçues. Florilège, au fil des livres et des entretiens : « *Je dois beaucoup à ma femme mais le mariage est invivable, une institution inhumaine* » (*Garçon de quoi écrire*, 1989), « *Le mariage, c'est quarante mauvaises années à passer et puis après, c'est épatant. (...) Je suis marié depuis [cinquante-quatre] ans, et à l'Académie française depuis [quarante-trois] ans. A des contrats [comme ça], on peut donner des coups de canif* » (*Gala*, 2015).

Enfin, en janvier, sur France 3, devant Marc-Olivier Fogiel : « *Au XIX<sup>e</sup>, un mariage qui durait dix ans, c'était très possible. Mais maintenant nous vivons 80, 90, 100 ans ! Le mariage n'est plus adapté à ça.* » Ce n'est pas lui qui fera l'éloge de la conjugalité.

*Jean d'Ormesson est un cocktail extravagant de liberté affichée et de respect pointilleux des conventions sociales*

29 mai 2015, un mariage d'aujourd'hui. Dans les jardins du Cercle Interallié, à deux pas du palais de l'Élysée, Jean-Luc Barré, l'un des éditeurs de l'académicien (pour la collection « Bouquins »/Laffont) s'unit à son compagnon. « *Je me souviens de la remarque de Jean : "Pourquoi vous marier puisque vous n'y êtes pas obligé ?"* », raconte ce biographe de Mauriac. Ce n'est pas du tout cette union gay qui contrarie l'académicien : jamais il n'aurait défilé au milieu des bataillons de la Manif pour tous. Ce qu'il déteste, c'est le mariage.

Jean d'Ormesson est un cocktail extravagant de liberté affichée et de respect pointilleux des conventions sociales. « *Ce qui est amusant en amour, c'est la transgression*, soupire-t-il. *Mais il n'y a plus de transgression. Ce n'est plus très amusant.* » Jeune homme il pestait contre « *les contraintes puritaines du XIX<sup>e</sup>* » ; dès la fin des années 1980, il regrettait ce « *moment béni entre l'invention de la pilule et l'apparition du*

*sida* ». L'écrivain se désole désormais du « *moralisme* » de l'époque.

## « **Les femmes ont été la grande affaire de ma vie** »

Il descend de cette lignée bien française de chevaliers, de libertins, d'hommes du monde qui placent la femme au cœur de leur univers mais considèrent le mariage comme un échange de noms, de terres, de dots, rarement comme une affaire de sentiments, cette invention bourgeoise. L'épouse, c'est l'Ancien Régime, la sphère privée. Le divorce est impossible, mais tout cela relève de toute façon de l'intimité.

Pas de photos du couple Ormesson, ou très peu. L'écrivain aime en revanche pavoiser dans les journaux ou sur les plateaux avec les icônes de l'époque – suivant les décennies, la véliplanchiste Jenna de Rosnay ou Inès de la Fressange, enrôlée en 1987 pour un numéro de « Parlez-moi d'amour », une émission « historico-sentimentale » d'Antenne 2. Il y a une méridienne dans le décor. Jean d'Ormesson annonce les écrivains fils de pub qui ont tout compris aux codes de l'époque.



Inès de La Fressange et Jean d'Ormesson chez Chanel le 30 octobre 1987.

« *Les femmes ont été la grande affaire de ma vie* », répète-t-il. « *Personne n'a été plus enlevé que moi depuis la guerre de Troie* », fanfaronnait aussi en décembre 2014 l'écrivain sur France 2 (étonnant, au passage, que ce hérault de la séduction masculine se prenne pour la Belle Hélène et non

pour Pâris).

Son père était un « *moraliste* » : « *sans doute responsable* », explique-t-il ce jour-là, de « *cette folie qui m'a pris avec les femmes* ». Il parle toujours d'elles au pluriel, comme, au choix, les grands chasseurs ou ceux qui ont un jour souffert d'amour. « *J'aime les bains de mer, les livres, les femmes, je fais mienne la formule de Gaston Gallimard.* » C'est l'un de ses refrains depuis des années. Il prend soin d'ajouter: « *Même l'ordre me paraît bien.* »

## **Marguerite Yourcenar, Quai de Conti, le 6 mars 1980, c'est lui**

La déclaration d'intention qui suit est tirée de *Du côté de chez Jean* et date de 1959, l'auteur avait 34 ans. « *Les femmes m'ennuient vite. Cela m'enchant. Je méprise assez ceux qui leur parlent pendant des heures. Même celles que j'aime parviennent aisément à me laisser. Elles ne m'intéressent guère que pour coucher avec elles et pour savoir – en gros – ce qu'elles pensent de leur mari, de leur père, de l'existence de Dieu et des plaisirs interdits. Mais rien ne m'ennuie comme de leur faire la cour. Littéralement, je ne sais pas ce que c'est. Je n'ai jamais pu dire à une femme qu'elle avait de jolis yeux. Il y en a peu que je me sois senti capable d'écouter plus de dix minutes.* » Autre époque. Sans doute ne la signerait-il pas aujourd'hui.

Et pourtant, pour une femme, que n'aurait-il fait ? Certes, il s'agissait d'une écrivaine, comme on ne disait pas encore, sculptée dans le marbre romain, pétrie comme lui de culture, de mythologie et d'histoire ancienne. Il a soulevé des tempêtes pour la faire entrer dans l'Histoire.

Marguerite Yourcenar, Quai de Conti, le 6 mars 1980, c'est lui. Un magnifique fait d'armes. Seul contre tous, ou presque, il avait été le premier à dégainer son épée et à prendre d'assaut les institutions pour défendre l'auteur de *L'Œuvre au noir* ainsi qu'une cause, il est vrai, porteuse comme les alizés : en bon libéral, d'Ormesson sent le vent comme le progrès. Lorsque sous la Coupole a résonné, dans sa bouche, « *ce mot*

*inouï et prodigieusement singulier* : “Madame” », l’émotion fut immense. « *Les larmes nous sont montées aux yeux* », se souvient la romancière Christine Orban.



Bernard Pivot reçoit Marguerite Yourcenar et Jean d'Ormesson dans son émission télévisée « Apostrophes » le 16 janvier 1981.

C’est cela, Jean d’Ormesson. D’une main, magnifique, il accueille Yourcenar avec solennité ; de l’autre proposant pour rire, au *Figaro*, de « *mettre un peu d’animation* » et de discrimination positive dans le fameux Carnet du jour en notant chaque fiancée « *un sac, deux sacs, trois sacs d’après la fortune, une étoile d’après sa beauté, un lit barré ou non selon qu’elle est vierge* ». Tout l’imaginaire ou le fantôme de sa condition.

### **« Jean a le profil de l’aristocrate du XVIII<sup>e</sup> »**

Il est à la fois l’homme de l’audace et du premier pas, mais aussi celui qui pose un manteau sur vos épaules, ouvre à la vitesse de l’éclair la portière droite de la voiture, autant de bonnes manières qui font baisser la garde.

« *Jean a le profil de l’aristocrate du XVIII<sup>e</sup>, une forme de galanterie désirante, concentrant les jeux d’esprit sur la séduction des femmes qui y sont sensibles*, réfléchit l’académicien Marc Lambron, *mais il est aussi le*

*contemporain des romans de Sagan, des films de Louis Malle, des seins nus sur les plages. Il a pris le train des révolutions libertaires avec la perruque du régent.* » On l’imagine acteur aux côtés de Philippe Noiret, de Jean Rochefort et de Marina Vlady dans *Que la fête commence*, de Bertrand Tavernier.

Janvier 2016. Parution de *Je dirai malgré tout que cette vie fut belle*. Les livres de la maturité ont moins de pudeur que les premiers : la mort rôde, les amis disparaissent, les femmes vieillissent. On met de l’ordre dans ses papiers, on biffe, on rature, on comprend que la famille reste solide comme un roc.

Le grand hommage à Françoise apparaît, enfin, couché sur le papier. « *La solitude ne me faisait pas peur. Ma vie me plaisait. Mais Françoise me plaisait aussi. Elle était ravissante. Elle était douce, honnête et droite. Elle n’était pas tête en l’air. Elle avait toutes les qualités qu’on pouvait espérer d’une jeune femme. Elle avait du caractère. Elle savait ce qu’elle voulait. Elle m’aimait. Je l’aimais. Je l’ai épousée.* »

### **« Je ne vous en dirai pas plus »**

Et soudain, comme un éclair dans son odyssée de la féminité, surgit un autre nom. Longtemps, Malcy Ozannat, son éditrice, fut cette anonyme remerciée en fin d’ouvrage comme une muse discrète. Peut-être était-elle aussi ce « *M à qui [l’auteur] doit tant* », en 1978, dans *Le Vagabond qui passe sous une ombrelle trouée*. Quarante-deux ans après leur rencontre, Jean d’Ormesson a visiblement trouvé que le moment était venu d’ouvrir son cœur aux lecteurs. Alors, il raconte.

Le 3 avril 1974, « *lendemain de la mort de Georges Pompidou* », se souvient-il, il a été convié à déjeuner chez son éditeur, Gaston Gallimard. Autour de la table, le Goncourt Romain Gary – l’auteur de *La Promesse de l’aube* aurait aujourd’hui le même âge que d’Ormesson.

A côté de Jean, « *une jeune femme (...) brune aux yeux très bleus, un peu intimidée, en chemisier blanc, un collier de perles autour du cou, qui*

*sortait de l'adolescence (...). Elle me parut aussitôt la beauté, la vivacité, la grâce, le charme mêmes ». Elle « n'a plus quitté [ma vie]. Je pourrais consacrer plusieurs heures et plusieurs volumes à vous parler (...) de Malcy Ozannat. Je l'ai aimée, admirée, vénérée. Et je l'aime, je l'admire, je la vénère toujours. Je ne vous en dirai pas plus. »*

*Chez Jean  
d'Ormesson, les  
femmes  
appartiennent,  
comme l'argent,  
au monde des  
secrets et du  
silence*

Chez Jean d'Ormesson, les femmes appartiennent, comme l'argent, au monde des secrets et du silence. On n'en parle pas. « *Vous savez ce qu'on dit ?*, lâche Jean d'Ormesson dans sa maison de Neuilly. *Les femmes, c'est comme la légion d'honneur : ça ne se demande pas, ça ne se refuse pas, ça ne s'affiche pas.* » La phrase a de quoi laisser coi.

Passons donc aux créatures de papier. Dans les livres de Jean d'Ormesson, elles sont d'une « *grande beauté* », « *pleines de grâce* », et s'appellent d'ailleurs toutes « Marie », ou presque. Comme sa mère, Marie-Henriette Isabelle Anisson du Perron ? « *Je n'y ai pas pensé.* »

### **« Dis donc, tu arranges un peu mon petit »**

Jean d'Ormesson déteste les études de caractère : « *Ce qui rend pesant un certain nombre de livres, c'est la psychologie* », racontait-il en 1994 dans un « Bouillon de culture » de Bernard Pivot. Il abhorre encore davantage la psychanalyse, seule détestation affichée de cet homme qui fait de la tolérance son viatique.

« *Mes chers amis Laplanche et Pontalis, deux as de la psychanalyse avec lesquels j'ai préparé l'agreg' de philo, disaient que c'était sans doute parce que j'en avais tant besoin* », rit-il. Il n'y a que sur le divan de Marc-Olivier Fogiel, où il n'était d'ailleurs pas si à l'aise, qu'il ait accepté de se coucher.

Jamais peut-être auteur ne s'est autant tourné autour, mais rarement en se mettant si peu à nu. « *Jean a passé sa vie à se raconter sans se raconter,*

*dans le grand style du XVII<sup>e</sup> et du XVIII<sup>e</sup> siècle »*, dit l'académicien Marc Fumaroli. Il est de ces écrivains qui font de leur vie un roman, de ces fous de médias qui transforment la moindre anecdote en *punchline* [« saillie, bon mot »], rendant la conversation et leurs livres plus goûteux, se dévoilant du coup encore moins. « *Il cache, il brode, sourit affectueusement Dominique Arnouil, qui saisit ses manuscrits depuis 1988. Parfois je le vois à la télé et je me dis : “Dis donc, tu arranges un peu mon petit.”* » Ce n'est pas un hasard, Jean d'Ormesson déteste ce genre qui fait florès depuis les années 2000, celui de l'autofiction.

« *Les femmes chez Jean d'Ormesson sont comme la sylphide de Chateaubriand, des ombres qui passent* », note Malcy Ozannat, douceur et teint de porcelaine anglaise, à la table d'un café parisien. « *Son nom change mais c'est toujours la même, et presque la même histoire* », note aussi son ami d'enfance et d'Académie Valéry Giscard d'Estaing

« *Comme chez Jules Verne, comme chez Hergé et Tintin, il n'y a au fond que peu ou pas de vraies femmes dans ses livres*, regrette Constant Sbraggia, ex-journaliste au *Figaro* et immense fan – il a lu toute son œuvre. *Pour quelqu'un qui passe pour un écrivain de la vie, c'est étrange. il y a comme une forme d'amputation.* »

## **Absentes, fuyantes, disparues**

Parfois, elles ne sont même qu'un fantôme et une chevelure. Jean-Marie Rouart a raconté, en 2014, dans un livre, cette « scène de chasse » dans le maquis corse qui s'est passée à Saint-Florent – difficile d'imaginer qu'elle ait pu n'être pas validée par son hôte et ami.

« *Un matin, alors que j'occupais une chambre voisine de la sienne que je partageais avec une jolie jeune fille qui était allée se baigner, me laissant paresser dans le lit, la tête à demi-couverte du drap pour me protéger de la lumière, je l'entendis pénétrer dans la pièce par la porte-fenêtre ouverte de la véranda. Il croyait la jeune fille seule. La touffe de cheveux qui dépassait du drap pouvait expliquer sa méprise. Il se pencha pour lui voler un baiser. Soulevant le drap, il se trouva nez à nez avec moi ; j'eus à*

*peine le temps d'être pris dans le phare de ses yeux bleus qu'il s'aperçut de son erreur. Il eut un sursaut. "Ah ! C'est toi !", dit-il, surpris. Et il repartit d'un pas vif, comme si de rien n'était. »*

Absentes, fuyantes, disparues... La femme est un rêve, jamais un cauchemar, silhouette évanescence ou évanouie. « *Cette simplicité de discours ne vient pas d'indigence, relève Marc Lambron, c'est un choix. Ses seules figures féminines sont souvent mortes, comme M<sup>me</sup> Récamier.* » La référence à François-René de Chateaubriand, le vicomte-écrivain, n'est bien sûr pas un hasard : « *Il en a la taille, Chateaubriand était petit* », suggère encore Giscard.

En 1982, dans *Mon dernier rêve sera pour vous*, passionnante « biographie sentimentale » de l'auteur des *Mémoires d'outre-tombe*, Jean d'Ormesson a brossé le portrait des six dames de cœur de Chateaubriand. Sur la quatrième de couverture de l'édition d'origine, chez Jean-Claude Lattès, on lisait : « *Le portrait d'un séducteur par un écrivain – et peut-être aussi l'inverse.* »

## **Regards ardents et clandestins**

Pour ce livre, Bernard Pivot avait une nouvelle fois invité l'académicien à « Apostrophes » : l'ancien journaliste du service littéraire du *Figaro*, grand seigneur, n'a jamais tenu rigueur à d'Ormesson de l'avoir poussé vers la porte, en 1974. Il pétille et brille tant sur les plateaux ! Pivot a écrit le nom de chacune des égéries de Chateaubriand sur des petits papiers. La main innocente d'un des invités fut chargée d'en tirer plusieurs.

A chaque nouveau prénom, l'œil de Jean d'Ormesson irradiait comme s'il parlait d'une de ses récentes conquêtes. « *Ah, Juliette...* » « *Pauline, quelle chance !* » Cette fois, il est dans le rôle. « Jean d'O » avait cité cette phrase de Pauline de Beaumont : « *Les écrivains sont les seuls à susciter des passions même quand ils ne sont plus là.* »

En 1989, *Mon dernier rêve sera pour vous* fut adapté à la télévision par Robert Mazoyer. Dans l'un des épisodes, Jean d'Ormesson avait tenu un

petit rôle : celui d'un émigré sans le sou, qui, sous son bicorne d'Ancien Régime, une écharpe blanche enroulée autour du cou, ressemble pour le coup au vicomte de Chateaubriand. Il croise sur les pavés une figurante anonyme, œil malicieux sous sa capeline, encore une sylphide. Personne n'a reconnu Malcy, son éditrice. Regards ardents et clandestins, mais vus par des millions de téléspectateurs : le jeu préféré de Jean d'Ormesson.

## **Une série d'Ariane Chemin en six volets**

### **Le Monde Festival, saison 3 : « Agir ! »**

La troisième édition du Monde Festival a eu lieu du 16 au 19 septembre sous un titre qui sonne comme un défi à notre monde en crise : « Agir ! », avec Vandana Shiva, [Michel Serres](#), [Houda Benyamina](#), [Edouard Louis](#), [Marie Rose Moro](#), [Boualem Sansal](#), [Ken Loach](#), [Garry Kasparov](#)...

De nombreux débats ont animé ces deux journées: [L'islam et les femmes, entre fantasmes et réalités](#), [Faire de la politique autrement ? Accueil des réfugiés, des maires s'engagent](#), [Les multinationales sont-elles au-dessus des Etats ? Où est la diversité au théâtre et au cinéma ? Environnement: la mobilisation citoyenne face à l'inaction de l'Etat ...](#) Rendez-vous [sur la « chaîne Festival »](#) pour y retrouver des portraits, enquêtes, vidéos sur des initiatives et des engagements qui transforment le monde.

Par [Ariane Chemin](#)

# Jean d'Ormesson (5|6), l'homme qui murmurait à l'oreille des présidents

Intime de Pompidou, l'écrivain partagea la jeunesse de Giscard, confessa Mitterrand, devint le compagnon de route de Sarkozy, fut décoré par Hollande.

LE MONDE | 19.08.2016 à 11h28 • Mis à jour le 19.08.2016 à 12h41 | Par [Ariane Chemin](#)

Sur le perron de l'Élysée, le visage de l'huissier sourit en l'apercevant gravir les marches : « *Heureux de vous revoir.* » Novembre 2011, Nicolas Sarkozy est parti au G20, à Cannes. Jean d'Ormesson a squatté son bureau pour jouer le président de la République des *Saveurs du palais*, un film de Christian Vincent sur la cuisinière présidentielle. Heureux de vous revoir ! L'huissier, un vétéran en livrée, salue l'écrivain comme une vieille connaissance. « *Il n'avait pas bougé depuis Pompidou* », s'amuse l'académicien. Lui non plus, à vrai dire, ne s'était pas beaucoup éloigné.

C'est une place inédite qu'a tenue Jean d'Ormesson dans le monde des lettres. Depuis le départ du général de Gaulle, en 1969, il a été un visiteur du matin et du soir aussi constant que la V<sup>e</sup> République : une sorte de président du Conseil de la littérature qui viendrait adouber chaque chef d'Etat, un rôle taillé pour lui, rien que pour lui. Il le doit à son charme, à son talent de chroniqueur politique, sa culture, sa passion du pouvoir, son profil d'homme toujours fréquentable, mais aussi à son respect de l'institution : « *Jean est un légitimiste dont l'œil aime la distance mais qui respecte la fonction et l'élection*, souligne la journaliste Catherine Nay. *Son regard incandescent rassure les présidents, son air heureux les convainc qu'ils font un beau métier.* »

**« L'ENA ? Mais quelle horreur ! »**

« *Chaque chef d'Etat se doit de connaître Jean d'Ormesson, ajoute-t-elle, à moins que ce ne soit l'inverse ? Il est aux présidents ce qu'Antoine Pinay était aux ministres des finances et aux économistes : un talisman.* » Un homme fin qu'on peut consulter sur tous les sujets, y compris de société, qui n'a jamais soutenu de régimes totalitaires, contrairement à tant d'intellectuels, fou d'historiettes et de petites phrases, esprit vif qui fait la conversation lorsque vous êtes souffrant, et, jamais négligeable, un auteur de best-sellers très populaire auprès des Français.

« *Je n'ai jamais pensé à faire de la politique.* » Ni songé une seconde à suivre les traces de son frère, Henri, qui fut haut fonctionnaire. « *L'ENA ? Mais quelle horreur !* » Jean d'Ormesson a préféré rôder dans les couloirs et les antichambres, tel un Saint-Simon de son siècle, ou le spectateur engagé de Raymond Aron. C'est aussi une manière de se hisser à la hauteur des chefs de l'Etat. Quand son principal adversaire, François Mitterrand, l'allié des communistes et donc de l'« Est », est élu, l'ancien directeur du *Figaro* l'accueille en personne, sur six colonnes de son journal. « *Monsieur le Président, je vous convoque au Tribunal de l'Histoire* », dit le titre de son édito.

## **Giscard-Ormesson : étrange binôme**

Le septennat de Giscard d'Estaing, qui s'achève, a été un rendez-vous manqué. Etrange binôme. A 25 ans, Giscard et d'Ormesson ont tourné autour des mêmes femmes et du même monde ; ensuite, autour des mêmes idées, libérales et européennes. Mais c'est comme si le charme virevoltant de « Jean » n'avait pas opéré sur l'hyper-rationalité giscardienne. « *Il ne faisait pas mon éloge – éloge, dans le sens d'un éloge de l'action, raconte Giscard. C'était un peu irritant. La presse à l'époque était pourtant combative. Mais Jean accorde beaucoup d'importance à ce qu'il est, et loue, c'est donner.* » Jamais Jean d'Ormesson n'a été moins convié rue du Faubourg-Saint-Honoré qu'entre 1974 et 1981.

Vingt-six visites au palais recensées, en revanche, entre 1981 et 1995 ! Dont le dernier tête-à-tête avec François Mitterrand à l'Elysée – Jean d'Ormesson investi dans le rôle d'exécuteur testamentaire d'un président

bousculé par les révélations sur son amitié avec René Bousquet, l'ancien chef de la police de Vichy. « *Quand je travaillais au Figaro, raconte l'ancienne journaliste Jacqueline Chabridon, je disais à Mitterrand : "Il faudrait que vous rencontriez d'Ormesson."* Mitterrand me répondait : "Pas question ! Il fréquente toute la droite la plus à droite !" » Et pourtant.

## **D'Ormesson-Mitterrand, une énigme**

De nouveau, ce sont les carnets littéraires qui racontent le mieux le futur académicien. Année 1978 du *Journal de Paris (1963-1983)*, paru chez Plon en 2000, du chroniqueur littéraire du *Figaro*, Jean Chalon : « *Mercredi 8 février. Déjeuner florentin au Meurice. Florence [Gould, une milliardaire influente] a réuni les Lacretelle, les Genevoix, les d'Ormesson. Jean d'Ormesson a déjeuné avec François Mitterrand. Quelqu'un dit : "Vous vous compromettez." Jean réplique, en riant : "Qui est le plus compromis des deux ?" »* Toujours cet art consommé de renverser les critiques comme d'autres la table, en retombant sur ses pieds.

Jean d'Ormesson, François Mitterrand. Tant d'incompréhensions, mais tant de points communs. Ils ont connu tous deux l'avant-guerre. Ils partagent le goût des « petits » maîtres de la littérature. L'un et l'autre sont membres de l'Association des amis d'Emmanuel Berl, l'auteur de *Présence des morts*, en 1956. Jean d'Ormesson s'était longuement entretenu avec l'essayiste en 1968 puis a publié, après sa mort en 1976, leur conversation (*Tant que vous penserez à moi*, Grasset, 1992). « *Berl, grand témoin de la III<sup>e</sup> République, cristallise ce qui a fasciné Mitterrand et Jean d'O : la France comme pays de politique littéraire, note l'académicien Marc Lambron. Son fantôme a dû s'amuser quand Jean a fini par interpréter un clone de Mitterrand... »*

« *D'Ormesson n'aime pas les aventuriers. Il n'a pas compris*

On retrouve Mitterrand et d'Ormesson à la même table, en 1983, lors d'un déjeuner à l'Élysée. L'écrivain François-Marie Banier, alors habitué du palais, prend des notes et sert de script, Jean-Marie Rouart ne perd pas une miette de la conversation. « *Que pensez-vous du*

*le président, il a seulement tenté de le deviner », analyse Frédéric Mitterrand*

directeur, Louis Pauwels, les esprits de la jeunesse mitterrandiste. Le silence se fait autour de la table. « *Moi, j'aime beaucoup les articles de Jean d'Ormesson* », laisse tomber Mitterrand.

Fig'Mag ? *Les gens en disent du mal* », interroge un convive. Le supplément hebdomadaire du *Figaro* est alors le grand succès commercial de la presse française, plus de 1 million d'exemplaires chaque samedi. C'est aussi le fer de lance contre la gauche SOS-Racisme et le « *sida mental* » qui aurait gagné, selon son

directeur, Louis Pauwels, les esprits de la jeunesse mitterrandiste. Le silence se fait autour de la table. « *Moi, j'aime beaucoup les articles de Jean d'Ormesson* », laisse tomber Mitterrand.

## **Le dernier visiteur avant la passation**

Leur pas de deux reste une énigme. « *D'Ormesson n'aime pas les aventuriers. Il n'a pas compris le président, il a seulement tenté de le deviner* », analyse son neveu Frédéric Mitterrand. Le 17 mai 1995, deux heures avant de la passation de pouvoir avec Jacques Chirac, François Mitterrand, malade, perclus de douleur, reçoit son vieil adversaire à l'Élysée, autour d'un café et d'œufs brouillés. L'« affaire Bousquet » surgit juste avant de prendre congé.

Mitterrand : « *Vous reconnaissez-là, M. d'Ormesson, l'influence puissante et nocive du lobby juif en France.* »

D'Ormesson, sidéré : « *M. le président, vos mots me font penser à ceux de ma grand-mère.* »

Les propos présidentiels font grand bruit lorsqu'ils sont dévoilés dans *Le Rapport Gabriel* que Jean d'Ormesson publie chez Gallimard, trois ans après la mort du chef d'Etat socialiste. Pourquoi ces confidences et pourquoi à Jean d'O ? La question a été posée jusqu'à l'épuisement. « *Vous connaissez l'explication de Roger Hanin, le beau-frère du président : il a choisi le plus con* », avance gaiement d'Ormesson, comme ces êtres si sûrs d'eux qu'ils savent qu'ils peuvent se moquer d'eux-mêmes. L'écrivain évoque aussi un article du *Figaro* qui aurait plu, dit-on, au président. Vérification faite, l'article, « *Un diable d'homme* », date du 9 janvier 1996.

« *J'ai posé la question au président, raconte Roland Dumas. Mitterrand m'a répondu : "J'ai voulu que les Français qui m'ont élu sachent tout de moi." J'ai insisté : "Mais pourquoi d'Ormesson ? Vous aviez des amis socialistes." Il m'a répondu : "J'ai eu une attitude assez dure avec son père, quand j'étais jeune député." Je n'ai jamais très bien compris, c'était comme une histoire de famille. »*

### « **Chiraquien tendance Bernadette** »

Balladurien le temps du premier tour, l'académicien retrouve naturellement le chemin de l'Elysée sous Jacques Chirac. Le voilà de nouveau sur le perron pour un dîner officiel. Le couple présidentiel accueille ses invités. « *Alors, d'Ormesson ? Toujours chiraquien ?* », lance le chef de l'Etat amusé. « *Oui, monsieur le président, chiraquien tendance Bernadette.* » Un joli pas de côté, et toujours cette façon de mettre les épouses en avant et les rieurs de son côté.



Le président Jacques Chirac et l'académicien Jean d'Ormesson, que le président vient de faire grand officier de la Légion d'honneur, le 22 octobre 2002, au Palais de l'Elysée à Paris.

Jean d'O reprend des forces quand arrive Nicolas Sarkozy. L'énergie de son

voisin de Neuilly le fascine. Sa femme, Françoise, en raffole. Sa victoire est une divine surprise. Revoilà « Jean » au palais, le 16 mai 2007, à la cérémonie d'installation à l'Élysée du nouveau président – Cécilia, sa robe en soie crème, les enfants. Cinq ans et des dizaines de chroniques politiques plus tard, l'académicien assiste au grand meeting de Nicolas Sarkozy à Villepinte, aux côtés de Gérard Depardieu. Deux monstres dans leur domaine, mais, cette fois, acteurs et académiciens ne pèsent pas assez lourd dans balance.

## **« François aimerait beaucoup rencontrer Jean d'Ormesson »**

*« Jean est comme ce pont des Arts qui, devant la Coupole, fait le lien entre la rive droite et la rive gauche, suggère un écrivain. Il sait que le vent peut tourner. »* En bon chroniqueur politique, il est aussi un esprit curieux ; en vrai libéral, il sait que l'heure est à la triangulation, cette théorie volée à la sociologie par les communicants politiques. Jean d'Ormesson « triangule » comme un fou. En ce mois d'avril 2012, Jean-Marie Rouart lui réserve une surprise. Le journaliste et écrivain, qui a rallié *Paris-Match* depuis dix ans, est un ami de Valérie Trierweiler, alors compagne du futur président.

*« “Jean-Marie”, me dit-elle, “François aimerait beaucoup rencontrer Jean d'Ormesson”. Je range mon appartement et j'organise l'invitation. J'avais convié aussi l'écrivain Florian Zeller et sa femme, l'actrice Marine Delterme. Je pense que Jean a trouvé Hollande moins amusant que Sarkozy. »*

Est-ce avant ce dîner, ou après, ou jamais, que Jean d'Ormesson lâche cette phrase qui fait le tour de Paris, qui lui ressemble tant, mais dont il ne se souvient pas ? *« La pensée que Hollande puisse me rendre hommage me terrifie. J'ai peur de mourir pendant son quinquennat. »* Hélène Carrère d'Encausse, secrétaire perpétuel de l'Académie française, rêve de la grand-croix de la Légion d'honneur pour « son » doyen d'élection. Elle demande auparavant audience auprès du président pour s'assurer qu'il acceptera de la lui remettre. *« Mais naturellement !, lui répond François Hollande. Dites aussi à Jean d'Ormesson qu'il pourra me répondre. »* Le nom de

l'académicien apparaît dans la liste de la promotion du 14 juillet 2014.  
*« J'étais en Suisse. Je l'ai appris en lisant le journal. J'ai appelé Sarko, Juppé, Fillon : "Est-ce qu'il faut que j'accepte ?" Ils m'ont tous répondu : "Mais oui, Jean, c'est la République qui l'offre". »*

## **Le coup de génie de Hollande**

Ce 26 novembre 2014, Hollande arbore la mine gourmande d'un politique qui se réjouit du coup qu'il prépare et a « *mis un soin jaloux* » à la préparation de son discours, se souvient son ami et conseiller Olivier Lyon-Caen. Il connaît son adversaire bien mieux qu'on l'imagine. Chaque vendredi soir, au début des années 1980, le trentenaire écoutait « *Vendredi soir* » sur France Inter, l'oreille vissée au poste de radio comme alors tant de militants socialistes. Jean d'Ormesson canardait la gauche, diable et vindicte au corps.

*« Je me souviens très bien de ses émissions avec René Andrieu et Roland Leroy, de L'Humanité, raconte aujourd'hui le président. Il y avait aussi Claude Estier. D'Ormesson nous accompagne et berce nos souvenirs depuis des années. Il est irritant et séduisant à la fois, il a l'œil qui pétille, il le sait et c'est charmant, il est transgressif, sans nostalgie aristo, mais il a toujours été très à droite et reste un orléaniste. »*



Pour l'éloge de Jean d'Ormesson, Hollande a un coup de génie : il fait du d'Ormesson. « *Vous avez réussi tout au long de votre vie à être aimé. Vos livres suscitent toujours des compliments, y compris de ceux qui ne les lisent pas. Je me suis interrogé sur ce mystère : pourquoi ce don de Dieu ? Pourquoi à vous ? Et pourquoi Dieu est-il si sélectif ?* » Voilà Jean d'O presque désarçonné. « *Après la cérémonie, Hollande m'a confié qu'en regardant la salle il s'était dit : "Il y a au mieux trois personnes ici qui ont voté pour moi"* », raconte l'académicien Pierre Nora.

## **A Sarkozy : « Je ne connais personne qui vote pour vous »**

C'est la dernière fois que Jean d'Ormesson s'est rendu à l'Elysée. Au printemps, il a vu en tête-à-tête Nicolas Sarkozy. « *Je ne connais personne qui vote pour vous* », l'a prévenu Jean d'Ormesson. « *Normal, lui a répondu le président des Républicains, vous fréquentez une partie de la droite qui ne m'aime pas et des intellectuels de Saint-Germain-des-Prés qui me détestent tous.* »

Quand il raconte ces anecdotes, Jean d'Ormesson lisse parfois sa main droite avec sa main gauche, doigts de l'une entre les phalanges de l'autre, on dirait des pattes de sphinx. « *C'est un geste que j'ai pris à François Mitterrand* », avoue-t-il. L'ancien président était cet adversaire qui a fait aussi sa renommée. Le jour où il a appris sa mort, Jean d'O se trouvait au volant. Il a tourné le bouton de sa radio, arrêté sa voiture, et s'est mis à pleurer, tel le gardien des fantômes de la V<sup>e</sup>, des forces de l'esprit, des ombres de l'Elysée.



Jean d'Ormesson et Hélène Carrère d'Encausse et Nicolas Sarkozy à l'Institut de France, en 2010.

## **Une série d'Ariane Chemin en six volets**

### **Le Monde Festival, saison 3 : « Agir ! »**

La troisième édition du Monde Festival a eu lieu du 16 au 19 septembre sous un titre qui sonne comme un défi à notre monde en crise : « Agir ! », avec Vandana Shiva, [Michel Serres](#), [Houda Benyamina](#), [Edouard Louis](#), [Marie Rose Moro](#), [Boualem Sansal](#), [Ken Loach](#), [Garry Kasparov](#)...

De nombreux débats ont animé ces deux journées: [L'islam et les femmes, entre fantasmes et réalités](#), [Faire de la politique autrement ? Accueil des réfugiés, des maires s'engagent](#), [Les multinationales sont-elles au-dessus des Etats ? Où est la diversité au théâtre et au cinéma ? Environnement: la mobilisation citoyenne face à l'inaction de l'Etat ...](#) Rendez-vous [sur la « chaîne Festival »](#) pour y retrouver des portraits, enquêtes, vidéos sur des initiatives et des engagements qui transforment le monde.

**Prochain article :** La Pléiade

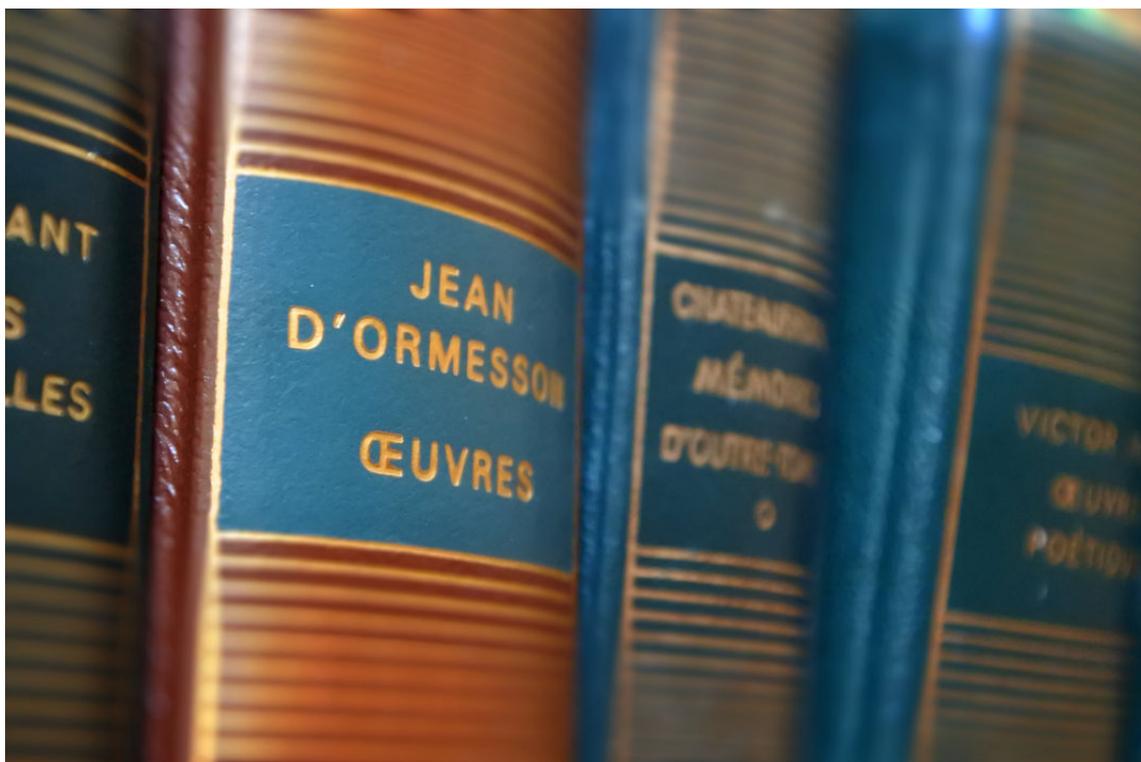
Par [Ariane Chemin](#)

## Jean d'Ormesson (6/6) : l'entrée dans « La Pléiade », un coup de force

Série « Jean d'O, une certaine France ». En 2015, l'écrivain entre de son vivant dans « La Pléiade ». Un coup éditorial habilement mûri qui lui offre son plus beau sacrement : l'étiquette de « grand écrivain ».

LE MONDE | 20.08.2016 à 07h25 • Mis à jour le 22.08.2016 à 00h30 | Par [Ariane Chemin](#)

(journaliste/ariane-chemin/)



L'œuvre de Jean d'Ormesson est sortie en « Pléiade » en 2015.

« Rien ne pouvait lui faire plus plaisir. » Malcy Ozannat appuie sur le premier mot, comme pour le dire en majuscules. L'éditrice et égérie de Jean d'Ormesson répète doucement : « Rien, vous comprenez ? Rien. »

A l'autre bout du rien, le tout – toute la vie de l'écrivain pour une « Pléiade », son nom sur la fameuse couverture brune, parmi les happy few que Gallimard consacre depuis 1933. Cet embaumement en papier bible et peau de mouton, certes de Nouvelle-Zélande, apaise aussi une brûlure intime : le prix Nobel attribué à Patrick Modiano, auquel plusieurs intimes l'ont entendu rêver à voix haute. « Avec *«La Pléiade»*, j'ai mon Nobel. Et je ne l'échangerais pas contre le vrai », a d'ailleurs asséné le nouvel écrivain national dès l'annonce de sa consécration.

La prestigieuse « Bibliothèque de La Pléiade », le Parnasse des lettres. Jean d'Ormesson n'a eu qu'une seule ambition dans sa vie, malgré tous les hochets accrochés : devenir un classique. Mieux que l'Académie française, une assemblée de « notables Immortels durant leur vie, mais qui à leur mort se transforment en fauteuils ».

A la question « Rien ne vous manque ? », posée en 1989, l'écrivain répondait déjà : « Envoyer un service de presse de *«La Pléiade»* [à mes] amis. » Neuf ans plus tard, il confesse dans un autre livre : « D'un bout à l'autre de ma longue existence, ce qui m'aura fait rêver – lâchons le mot – c'est le grand écrivain. Mieux encore : le dernier des grands écrivains. » Jean d'O siège désormais aux côtés d'« Homère et de Montaigne », il le dit dans un rire humain, forcément humain, mais c'est tout de même dit.

## « Je vous ai raconté comment ça s'est passé ? »

« *Je vous ai raconté comment ça s'est passé ?* » Il était une fois un écrivain qui ne s'attendait pas du tout à se voir entrer dans la prestigieuse collection. Une surprise qui s'est jouée en quelques heures, écrit-il dans l'intro de « sa » « Pléiade ».

« *Un beau jour, le téléphone sonne chez moi. Antoine Gallimard veut me voir. Je me rends au 5 de cette rue Sébastien-Bottin où je m'étais présenté, le cœur battant, il y a un peu plus d'un demi-siècle. Il me propose d'entrer dans "La Pléiade". La boucle était bouclée.* » C'est la version simplifiée, sur papier bible – l'Évangile selon saint Jean.

En réalité, son album ne s'est pas fait en un jour. Février 2014, Neuilly. L'écrivain est assis dans le canapé en velours de son salon : son nid, son bureau. Sur une console, à côté, le téléphone se met à sonner. Un « téléphone rouge » qui le relie à Dieu et qui, tous les vingt ans, le met en contact avec l'un de ses apôtres. C'est dans ce même combiné qu'un soir de 1973 Paul Morand, le maître, avait questionné son ami Jean : « *As-tu envoyé ta lettre de candidature à l'Académie ?* » C'est ce même numéro qu'avait composé François Mitterrand, le 16 mai 1995, pour convier, le lendemain, l'écrivain à l'Élysée, juste avant la passation de pouvoir à Jacques Chirac.

« *C'est Antoine*, dit cette fois la voix au bout du fil. *Je voudrais vous voir.*

– *La semaine prochaine ?*

– *Non, cet après-midi.* »

Le patron de Gallimard assure qu'il évoque « La Pléiade » au téléphone, Jean d'Ormesson nie formellement – qu'importe. Quelques heures plus tard, voilà en tout cas l'impétrant chez le grand timonier de l'édition. Il s'assied sur la banquette pour entendre – réentendre ? – ces mots aussi sucrés qu'un bonbon au miel : « *"La Pléiade", ça vous va ?* »

## « Pas faite pour être lue, faite pour être là ! »

Dans son dos, le jardin à la française de la maison Gallimard. Face à lui, une tapisserie de reliures dorées pleine peau, des noms gravés à l'or 23 carats sur les tranches – mur des Lamentations sur lequel tant d'écrivains se sont fracassé le nez par la décision de sa majesté « Antoine ». De monument à son nom, il ne compte pour l'instant qu'« *une médiathèque à Marignane, à La Ferté-Bernard, au Plessis-Robinson et une école à Asnières* ».

De la province à la capitale : ça lui va, évidemment ! « *Je n'aurais pas aimé être en "Quarto"* » (une collection qui joue parfois les antichambres de « La Pléiade »), confesse dans un murmure l'auteur d'*Au plaisir de Dieu*.

COMME LES  
GRANDS PRINCES  
DE L'ORGUEIL, IL  
REPREND SON  
RÔLE DE FAUX  
MODESTE. « JE  
ME SENS  
DÉGUISÉ EN  
GRAND  
ÉCRIVAIN »,  
LÂCHE-T-IL

On ne refait pas Jean d'O. Il prépare aussitôt ses bons mots, qu'il distille aux uns et aux autres : « *"La Pléiade" n'est pas faite pour être lue, elle est faite pour être là !* » Ou encore, récitant Groucho Marx : « *Je n'accepterai jamais d'entrer dans un club qui m'accepte comme membre.* » Comme les grands princes de l'orgueil, il reprend son rôle de faux modeste.

« *Je me sens déguisé en grand écrivain* », lâche-t-il aussi, maniant son art avec une grâce patinée par le temps qui continue de désarçonner. « *Malcy, mon editrice, m'a dit : "Vous auriez dû trouver ça tout naturel"* », rapporte d'ailleurs le nouvel élu. Le patron de « La Pléiade », Hugues Pradier, l'a aussi rassuré : « *Nous ne prenons pas de reines d'un jour.* » « La Pléiade » n'est pas *Gala*.

## Avant Romain Gary ou Thomas Mann !

« Pléiadisé », comme son maître Chateaubriand ! Pléiadisé avant le double Prix Goncourt Romain Gary, Thomas Mann et tant d'autres, pléiadisé de son vivant, à l'instar des sphinx du XX<sup>e</sup> siècle, Gide, Malraux, Claudel, Char ou Gracq !

Secrétaire perpétuel de l'Académie française, Hélène Carrère d'Encausse raconte : « *Je me souviens que, lorsque Lévi-Strauss y était entré, Jean en avait été bouleversé.* » « *Jean était aussi*

heureux que Vargas Llosa, "pléiadisé" un an après lui, confie aussi Antoine Gallimard, alors que Michel Tournier, ce qui l'intéressait, c'était le succès de son Vendredi en "Folio". »



Jean d'Ormesson, chez lui à Neuilly, en 2008.

L'opération s'est forgée bien en amont. En juillet 1999, Antoine, petit-fils de Gaston qui a pris les rênes la maison onze ans plus tôt, est interrogé par *Le Figaro Magazine* sur une liste de « pléiadisables ». La « short list » est attendue comme une fumée blanche. Le Clézio, « oui », lâche Antoine Gallimard, Modiano, « oui », Tournier, « sûr », d'Ormesson, « oui ». Son « oui » est aussi un ballon d'essai, une façon de sonder le cœur du Paris littéraire. « *Je fais "La Pléiade" d'Ormesson. Tu en penses quoi ?* », lance-t-il devant écrivains et critiques.

### **Jamais réclamer, toujours suggérer**

Jean d'O, depuis, ose en rêver tout haut devant quelques intimes. Il est « l'éternel optimiste » des « unes » des magazines mais n'ose y croire tout à fait. Jamais réclamer, toujours suggérer : c'est son blason, sa botte secrète d'homme d'épée bien élevé. Le procédé évite les refus trop humiliants, comme celui de Paul Morand de prononcer le discours de réception de Jean d'O sous la Coupole, en 1973. François Nourissier avait endossé le rôle d'ambassadeur et Morand consigné la manœuvre dans le *Journal inutile*.

Pour le blitzkrieg de « La Pléiade », un autre général de la garde d'ormessonienne joue les *missi dominici* : Jean-Marie Rouart, l'ami de vacances, le chroniqueur-académicien de *Paris Match*. « Il a joué son rôle », confirme, laconique, Antoine Gallimard.

En privé, Rouart explique à « Antoine » que son ami va sur ses 90 ans : rien ne lui ferait plus plaisir qu'une « Pléiade » de son vivant. Il insiste aussi sur les avantages de ce coup d'éclat éditorial : l'assurance, pour Gallimard, d'« avoir » le prochain Jean d'O. Pour les avantages commerciaux qu'en tirerait la collection, le « patron » n'a pas besoin d'un dessin. « Antoine voulait ouvrir à des contemporains qui se vendaient une collection qui s'essouffait », commente l'académicien Pierre Nora, directeur chez Gallimard de la revue *Le Débat*.

### « Gentlemen's agreement »

Il n'a échappé à personne que « Jean » commence à s'éparpiller. Ses premiers livres ont été publiés chez Julliard, mais ses grands succès sont l'œuvre de Gallimard. La maison lui octroie 18 % sur les ventes de ses livres, des droits d'auteur sans équivalent. Pourquoi tant d'escapades buissonnières chez Jean-Claude Lattès, chez Nil, chez Robert Laffont et même en 2007 chez sa fille, Héroïse d'Ormesson, qui a vendu 100 000 exemplaires d'*Odeur du temps*, un recueil de ses chroniques culturelles au *Fig Mag* ? « C'est très simple ; j'ai suivi Malcy, confie Jean d'Ormesson. J'ai quitté - Gallimard à cause d'elle. Malcy officiait chez Lattès, puis de Nil est passée chez Laffont, donc je suis passé chez Laffont. Je suis fidèle. »

« Il n'y a pas de deal, tout juste un gentlemen's agreement », admet Antoine Gallimard. Le patron de la NRF raffole de ces écrivains avec qui on discute d'homme à homme, sans agent, sans conseil : bref, à l'ancienne.

A toi « La Pléiade », à nous ton prochain livre, *Je dirai malgré tout que cette vie fut belle* – un nouveau volume de ses Mémoires d'avant-tombe qui n'est pas sans rappeler *Le Lièvre de Patagonie* de son ami Claude Lanzmann ou *Loués soient nos seigneurs* de son copain Régis - Debray. Tope là. « Antoine » a tranché, l'auteur d'*Au plaisir de Dieu* a toute sa place dans ce « mémorial » qu'est « La Pléiade ».

C'EST ÉCRIT  
DANS LE MARBRE  
DE SON ANCIEN  
JOURNAL, « LE  
FIGARO ». ÇA  
VAUT  
PUBLICATION AU  
« JOURNAL  
OFFICIEL »

On n'est jamais assez prudent. Jean d'O a entendu dire que les éditions Gallimard ne tenaient pas toujours leurs promesses : la maison avait ainsi annoncé à Hervé Bazin, l'auteur de *Vipère au poing*, une « Pléiade » qu'il n'a jamais vue sortir.

Ce diplomate de haut vol convie Anne Fulda, pétillante journaliste du *Figaro*, à déjeuner. « Vous ne savez pas ? J'ai une bonne nouvelle, Antoine Gallimard (...) m'a annoncé qu'il allait me publier dans "La Pléiade" », dévoile-t-il. Bonne info. « Jean d'Ormesson, mieux qu'Immortel », titre *Le Figaro* le 12 février 2014. C'est écrit dans le marbre de son ancien journal. Ça vaut publication au *Journal officiel*.

### A l'affût de la moindre entaille dans sa statue de cire

Quelle revanche sur les mauvais coucheurs, les esprits sérieux, les journaux qui le dédaignent, la littérature élitiste ! Jean d'O se recouvre volontiers d'un sac de cendres, mais n'admet pas que l'opprobre soit jeté par d'autres que lui.

Il affiche un détachement de sage mais reste à l'affût de la moindre entaille dans sa statue de cire. L'exquis Jean d'O est capable de jeter le gant et de régler ses comptes en duel. Deux personnes au moins en ont fait les frais.

Le premier est un journaliste du « *Figaro littéraire* » – sa maison –, un admirateur de Port-Royal et de Bernanos, volontiers provocateur. Au début 2010, Sébastien Lapaque a amicalement dédicacé à Jean d'Ormesson *Au hasard et souvent*, un petit essai chez Actes Sud où il décrit notamment sa bibliothèque.

« Cela se bouscule aux lettres M, N, O et P (...) . Non que j'affectionne particulièrement Katherine Mansfield, Frédéric Mistral, Jean d'Ormesson ou Jacques Pradon : aucun titre de ces gens-là. Mais il y a Mauriac et Modiano. Il y a Molière, Nabokov et Orwell. Il y a Pasolini, Perros et Proudhon. Proust et Péguy. Nimier, Nietzsche et Nerval. Et de grandes dames... (...) Hélas, une bibliothèque n'est pas extensible à l'infini. »

Ils se croisent aux 50 ans de l'ancien ministre Hervé Gaymard, le 31 mai, à la questure de

l'Assemblée nationale.

« SI T'AS PAS  
ÉCRIT DANS LE  
FIGARO QU'IL EST  
CHATEAUBRIAND,  
TA CARRIÈRE EST  
BRANLANTE »,  
SOUPIRE  
LAPAQUE

« *Vous m'avez insulté*, lance d'Ormesson à Lapaque, en évoquant le livre et sa dédicace « sympa ».

– *Non, cher maître, j'ai été insolent*, répond Lapaque. *C'est ce qu'aurait fait Nimier avec Sartre.*

– *Vous méritez d'être giflé.* »

Et Jean d'O lui donne un soufflet, façon Ancien Régime. « *Allons, la forme est là !* », félicite quelques jours plus tard Bertrand de Saint Vincent dans son billet du *Figaro*, « Sur invitation », sans nommer la victime – il le fera plus tard, dans son livre *Tout Paris* (Grasset, 2011), traitant le malheureux

Lapaque de « *double de Léon Daudet* » coupable d'avoir « *insulté* » l'écrivain.

« *Si t'as pas écrit dans Le Figaro qu'il est Chateaubriand, ta carrière est branlante* », soupire Lapaque. Il se console avec la chronique en vers de Bernard Maris pour *Charlie Hebdo* : « *L'autre jour dans un salon/Se pointe le vieux d'Ormesson/Sur Lapaque il se jeta/Que croyez-vous qu'il arriva ?/Son dentier il avala.* »

### « De ce moment Jean l'a barré Quai de Conti »

Jean d'Ormesson ne craint pas davantage les hauts dignitaires de la République des lettres. Antoine Compagnon est un professeur au Collège de France. Spécialiste de Montaigne, de Baudelaire et de Proust, auteur d'une somme sur *Les Antimodernes* pour Gallimard en 2005, il a contribué – pour le XX<sup>e</sup> siècle –, et sous la houlette de Jean-Yves Tadié, à *La Littérature française : dynamique et histoire*, publiée en 2007 chez... Gallimard.

Malheur ! Lui non plus n'a pas retenu dans l'ouvrage l'œuvre de d'Ormesson. « *De ce moment Jean l'a barré Quai de Conti* », assurent deux académiciens qui tiennent à l'anonymat. Le 13 juin 2013, lors de l'élection au fauteuil de Pierre-Jean Remy, Compagnon n'obtient que sept voix ; Xavier Darcos, ancien ministre de l'éducation nationale, est élu.

L'entrée dans « La Pléiade » est fêtée fin juin 2014 en grande pompe au 17, rue de l'Université, dans l'appartement qui fut celui des Gallimard après la guerre. Antoine Gallimard y reçoit encore de temps en temps dans sa bibliothèque personnelle – un véritable musée de « reliures Bonet » (chacune porte un décor original) et de « grands papiers » (des tirages de tête). On passe ensuite dans la salle à manger privée, où se célèbrent encore prix et décorations des auteurs. Jean d'O s'est assis autour de la table en acajou avec ses deux bonnes fées : Malcy Ozannat, rencontrée à cette même table quarante ans plus tôt, et Jean-Marie Rouart.

Gallimard veut voir le volume paraître au plus vite, 2017, puis 2016, puis début 2015, à l'occasion des 90 ans de « Jean » – au grand dam de Laffont, qui voit « La Pléiade » sortir avant son « Bouquin » et se trouve contraint de le désosser. Quatre titres sont retenus : *Au revoir et merci* (Julliard, 1966) *La Gloire de l'Empire* (Gallimard, 1971) *Au plaisir de Dieu* (Gallimard, 1974), *Histoire du Juif errant* (Gallimard, 1990), « *discrètement reliés par la problématique du temps* ». Ne manquent plus que préface et appareil critique.

### « Pas d'études sérieuses sur d'Ormesson »

« *Je voudrais faire comme Kundera, une "Pléiade" nue, sans rien* », tente Jean d'O devant Pradier. « *C'est une mauvaise idée, c'est très mal passé dans le milieu* », lui répond le responsable de « La Pléiade », qui le laisse en revanche – privilège des vivants – choisir son préfacier. Ce sera l'ami Marc Fumaroli. Comment rêver mieux, pour parler de sa vie et de ses livres, que cet homme si cultivé, un académicien qui résume à lui seul le Grand Siècle, invité délicieux, chaque été, de la résidence corse de Saint-Florent ?

Reste l'appareil critique. « *Dans l'université, il n'y a pas d'études sérieuses sur d'Ormesson*, explique Pradier. *Les universitaires vingtiémistes n'ont pas dirigé de travaux sur l'œuvre de Jean d'Ormesson comme sur celle de Kundera* », un théoricien du roman.

Fumaroli a l'homme qu'il faut. Un certain Bernard Degout, qui règne sur le splendide domaine de la Vallée-aux-Loups, à Châtenay-Malabry, dans les Hauts-de-Seine, où furent entrepris les *Mémoires d'outre-tombe* et où Chateaubriand reçut un peu plus tard Juliette Récamier.

« *Cela va être difficile*, répond Degout. *Je ne suis pas un spécialiste de*

ECRIRE  
L'APPAREIL  
CRITIQUE « VA  
ÊTRE DIFFICILE,  
DIT DEGOUT. JE  
NE SUIS PAS UN  
SPÉCIALISTE DE  
JEAN  
D'ORMESSON ET  
IL N'Y A AUCUNE  
VARIANTE SUR  
SES TEXTES »

*Jean d'Ormesson et il n'y a aucune variante sur ses textes », donc aucune archéologie de l'œuvre possible. Fumaroli ne se laisse pas fléchir. « Vous allez appeler Hugues Pradier. Je compte évidemment que vous acceptiez. » Degout imagine alors qu'il va devoir tourner autour de Chateaubriand, son domaine. Mais non. « On vous propose de travailler sur un dossier de réception de l'œuvre », lui indique le responsable de la Pléiade. Deux piles de documents ont été préparées pour lui chez Gallimard. Aspiré par cette « conspiration amicale », le charmant docteur en lettres n'a d'autre choix que d'accepter. « Pas question d'aller à la Bibliothèque nationale, les délais étaient trop courts. J'ai travaillé sur Internet. »*

## « Victor Ego »

Le 17 avril 2015, « La Pléiade » numéro 605 sort en librairie. « *La plus rapide de l'histoire* », s'amuse *L'Express*, rappelant qu'il faut d'ordinaire entre cinq et sept ans pour boucler un tel projet. Gallimard commande un premier tirage de 12 000 exemplaires, le double d'un - tirage ordinaire. Une opération commerciale est aussi organisée avec *Le Figaro* : 2 000 exemplaires envoyés dans un coffret pour les nouveaux abonnés. « *J'espère qu'il ne va pas se vendre trop, sinon on va comprendre pourquoi on m'a mis dans la collection* », s'amuse Jean d'Ormesson devant son ami Nora.

« *Ce qui m'amuse, devant le succès de Jean d'Ormesson, ce ne sont pas les ennemis (il n'en a pas), mais les méchants : ils n'arrivent pas à mordre* », disait déjà Paul Morand dans son *Journal inutile*. On ne peut rien en effet contre le charme de Jean d'Ormesson.

L'annonce de son entrée dans le panthéon en cuir des lettres françaises ne soulève que de minuscules vaguelettes. Un Tweet solitaire et précurseur de Pierre Assouline – pourtant auteur Gallimard –, en février 2014 : « *“La Pléiade” Jaccottet dont on nous enchante nous console de “La Pléiade” d'Ormesson dont on nous menace.* »

Une chronique parue dans *Le Point*, le 13 mai 2015, où l'écrivain Patrick Besson s'amuse à donner quelques « propositions pour de prochaines “Pléiade” : François-Marie Banier, écrits financiers (un tome), Jean-Marie Rouart (Anecdotes complètes sur l'Académie française, tomes 1, 2, 3, 4, 5 et 6), Alexandre Jardin (“Discours et messages contre l'illettrisme”) »... Un message clair, même si « Victor Ego » (le surnom que lui donne Besson) n'est jamais explicitement cité.

## Seule la presse francophone s'interroge

« *Quarante ans de bagarres ou presque avaient précédé l'entrée de Georges Bataille dans “La Pléiade”...* », rappelle l'écrivain Philippe Sollers. Un unique pamphlet s'y colle cette fois. « *Suffirait-il d'aller gifler Jean d'Ormesson pour arranger un peu la gueule de la littérature française ?* », écrit par un jeune écrivain, Romaric Sangars, publié chez le très droitier Pierre-Guillaume de Roux – et « *diffusé et distribué par une filiale de Gallimard !* », s'indigne joyeusement d'Ormesson –, veut faire entendre la voix d'une jeune garde volontiers réactionnaire qui refuse qu'on brade la littérature, et trouve sans doute Jean d'Ormesson pas assez catholique.

« JEAN  
D'ORMESSON VA  
CERTAINEMENT  
FAIRE NAÎTRE  
DES TRAVAUX,  
MAIS EN  
SOCIOLOGIE »

Seule la presse francophone s'interroge, comme souvent quand il s'agit des monstres de la littérature française. « *Jean d'Ormesson : le choix mondain de “La Pléiade”* » : le 15 avril 2015, *Le Temps* publie un article remarqué du sociologue Jérôme Meizoz. « *J'ai été surpris par ce choix inhabituel, confie aujourd'hui le professeur de l'université de Lausanne, Jean d'Ormesson va certainement faire naître des travaux, mais en sociologie. Ce qui en effet est intéressant chez lui, c'est l'accélération du processus de fabrication du “classique”, qui fait écho par exemple au projet de santo subito [le processus accéléré de canonisation] de Jean Paul II. Ce calendrier profanateur a suscité la polémique, car il dévoilait que le temps ne fait rien à l'affaire : ce sont désormais les hommes qui fabriquent les saints et les*

*grands écrivains.* »

## Dédicaces en grandes surfaces

Jean d'O s'en fiche, qui est déjà parti pour son tour de France des librairies, courant chercher les lecteurs à chaque étape, comme le font les politiques, ne négociant ni gentillesse ni sourires, courageux et dur à la tâche – un rêve d'éditeur.

« *Mon père a toujours fait attention au public et aux libraires. Pour sa génération, c'est assez rare* », souligne sa fille Héloïse. Le voilà dans les grandes surfaces, dédicachant sa « *Pléiade* » « *comme on signe un poche* », raconte Pierre Gestède, au service de presse de Gallimard.

« *Il est un cas intéressant d'auteur qui se vend mieux en grand qu'en petit format* », souligne encore Héloïse d'Ormesson. On n'achète pas Jean d'Ormesson au rabais ; ce qu'on veut, c'est son autographe. « *Je me souviens qu'à ma communion, à Saint-Thomas, il avait signé un missel à une dame* », rit Pauline Baer, filleule de Françoise d'Ormesson, fille du grand ami Philippe Baer et sœur d'Edouard.

Quelque 20 000 exemplaires à 60 euros pièce sont écoulés en un peu plus d'un an. L'écrivain est pourtant malade, en ce printemps 2015. Un cancer qui l'oblige, au moment même de sa consécration, à suspendre ses signatures et à passer de longs mois à la Salpêtrière.

Jean d'O serre courageusement les dents et continue de noircir ses feuilles à l'hôpital, où sa « copiste » Dominique Arnouil vient chercher les feuillets. « *J'avais vingt chances sur cent de m'en sortir* », raconte-t-il, mais il guérit, il ressuscite, un miracle.

« *Il y a une sorte de grâce autour de lui*, dit Hélène Carrère d'Encausse. *Quand il a su qu'il était malade, il m'a appelée. Il a tout de suite ajouté : "Je vais m'en sortir."* Pour Jean d'O, il n'est pas possible que la vie ne sourie plus. Il lui est en revanche apparu encore plus important de modeler sa statue. » Et de songer à ce qui désormais le hante, lui l'agnostique : le purgatoire ou la postérité.

« *ET NOURISSIER, IL EST PAS UN PEU OUBLIÉ ? ET HOUELLEBECQ, VOUS CROYEZ QU'IL VA DURER ?* »

« *Où serons-nous dans cinquante ans, dans vingt ans... C'est la grande question* », interroge l'écrivain dans son salon de Neuilly. A part Michel Déon ou Michel Butor, qui écrivent moins ou plus, il est le dernier de sa génération.

Sa conversation s'émaille de plus en plus souvent d'expressions comme : « *cet écrivain injustement oublié* » ou « *c'était un écrivain épatant* ». Il s'interroge sur ceux qui ont parfois confondu la vie littéraire et la littérature. Il jure qu'il ne « *sort plus* » et que la seule chose qui l'intéresse « *désormais, c'est écrire* ».

« *Est-ce qu'il n'est pas un peu oublié, François ?*, interroge-t-il, direct, un jour de juin, au cours d'un de nos rendez-vous.

– *François ?*

– *François Nourissier.*

– *Un peu...*

– *A défaut de génie, ce n'était pas mal. Mais il a sans doute un peu trop joué les papes, les...*

– *Les parrains ?*

– *Les faiseurs de prix... Et Houellebecq, il va durer, vous pensez ?*

– *Oui. Il raconte bien le XXI<sup>e</sup> siècle.* »

Ce jour-là, les « yeux de Michèle Morgan » ont soudain pris une teinte plus dure, entre laser et bleu acier. Une ombre passagère est venue assombrir la gloire et le beau visage de l'empereur d'Ormesson.

---

**Fin**

---

## Une série d'Ariane Chemin en six volets

Retrouvez tous les articles de la série « Jean d'O, une certaine France » :

- [Jean d'Ormesson, danseur mondain \(116\)](http://abonnes.lemonde.fr/festival/article/2016/08/15/jean-d-ormesson-danseur-mondain_4982789_4415198.html) ([http://abonnes.lemonde.fr/festival/article/2016/08/15/jean-d-ormesson-danseur-mondain\\_4982789\\_4415198.html](http://abonnes.lemonde.fr/festival/article/2016/08/15/jean-d-ormesson-danseur-mondain_4982789_4415198.html))

- **« Le Figaro » comme maison de famille (216)** ([/festival/article/2016/08/16/jean-d-ormeson-patron-au-figaro\\_4983226\\_4415198.html](http://festival/article/2016/08/16/jean-d-ormeson-patron-au-figaro_4983226_4415198.html))
- **La Corse, paradis pour Immortels (316)** ([http://abonnes.lemonde.fr/festival/article/2016/08/17/jean-d-ormesson-3-6-la-corse-paradis-pour-immortels\\_4983790\\_4415198.html](http://abonnes.lemonde.fr/festival/article/2016/08/17/jean-d-ormesson-3-6-la-corse-paradis-pour-immortels_4983790_4415198.html))
- **L'Écrivain de ces dames (416)** ([http://abonnes.lemonde.fr/festival/article/2016/08/18/l-ecrivain-de-ces-dames\\_4984225\\_4415198.html](http://abonnes.lemonde.fr/festival/article/2016/08/18/l-ecrivain-de-ces-dames_4984225_4415198.html))
- **L'homme qui murmurait à l'oreille des présidents (516)** ([http://abonnes.lemonde.fr/festival/article/2016/08/19/jean-d-ormesson-5-6-l-homme-qui-murmurait-a-l-oreille-des-presidents\\_4984934\\_4415198.html](http://abonnes.lemonde.fr/festival/article/2016/08/19/jean-d-ormesson-5-6-l-homme-qui-murmurait-a-l-oreille-des-presidents_4984934_4415198.html))
- **« La Pléiade » selon saint Jean (616)** ([/festival/article/2016/08/20/la-pleiade-selon-saint-jean\\_4985328\\_4415198.html](http://festival/article/2016/08/20/la-pleiade-selon-saint-jean_4985328_4415198.html))

## Le Monde Festival, saison 3 : « Agir ! »

La troisième édition du Monde Festival a eu lieu du 16 au 19 septembre sous un titre qui sonne comme un défi à notre monde en crise : « Agir ! », avec Vandana Shiva, Michel Serres ([/festival/video/2016/09/07/pour-michel-serres-malgre-le-terrorisme-nous-vivons-des-temps-de-paix\\_4993849\\_4415198.html](http://festival/video/2016/09/07/pour-michel-serres-malgre-le-terrorisme-nous-vivons-des-temps-de-paix_4993849_4415198.html)) , Houda Benyamina ([/festival/article/2016/09/17/le-monde-festival-les-multiples-visages-de-la-diversite-au-theatre-et-au-cinema\\_4999454\\_4415198.html](http://festival/article/2016/09/17/le-monde-festival-les-multiples-visages-de-la-diversite-au-theatre-et-au-cinema_4999454_4415198.html)) , Edouard Louis ([/festival/article/2016/09/18/monde-festival-face-a-la-violence-edouard-louis-evoque-la-resistance-du-corps\\_4999567\\_4415198.html](http://festival/article/2016/09/18/monde-festival-face-a-la-violence-edouard-louis-evoque-la-resistance-du-corps_4999567_4415198.html)) , Marie Rose Moro ([/festival/article/2016/09/09/marie-rose-moro-psychiatre-de-l-enfance-et-de-la-transculture\\_4994972\\_4415198.html](http://festival/article/2016/09/09/marie-rose-moro-psychiatre-de-l-enfance-et-de-la-transculture_4994972_4415198.html)) , Boualem Sansal ([/festival/article/2016/09/19/boualem-sansal-au-monde-festival-j-ecris-pour-la-liberte\\_5000056\\_4415198.html](http://festival/article/2016/09/19/boualem-sansal-au-monde-festival-j-ecris-pour-la-liberte_5000056_4415198.html)) , Ken Loach ([http://abonnes.lemonde.fr/festival/article/2016/06/13/avant-premiere-au-cinema-gaumont-opera\\_4949338\\_4415198.html](http://abonnes.lemonde.fr/festival/article/2016/06/13/avant-premiere-au-cinema-gaumont-opera_4949338_4415198.html)) , Garry Kasparov ([/festival/video/2016/09/17/garry-kasparov-s-inquiete-de-la-montee-des-extremes-dans-le-monde-libre\\_4999418\\_4415198.html](http://festival/video/2016/09/17/garry-kasparov-s-inquiete-de-la-montee-des-extremes-dans-le-monde-libre_4999418_4415198.html)) ...

De nombreux débats ont animé ces deux journées: L'islam et les femmes, entre fantasmes et réalités, ([/festival/article/2016/09/17/le-monde-festival-l-islam-et-les-femmes-entre-fantasmes-et-realites\\_4999396\\_4415198.html#xtor=RSS-3208](http://festival/article/2016/09/17/le-monde-festival-l-islam-et-les-femmes-entre-fantasmes-et-realites_4999396_4415198.html#xtor=RSS-3208)) Faire de la politique autrement ? ([http://abonnes.lemonde.fr/festival/article/2016/06/13/une-autre-facon-de-faire-de-la-politique\\_4949096\\_4415198.html](http://abonnes.lemonde.fr/festival/article/2016/06/13/une-autre-facon-de-faire-de-la-politique_4949096_4415198.html)) Accueil des réfugiés, des maires s'engagent, ([/festival/video/2016/09/18/accueil-des-refugies-pas-d-evacuation-sans-mise-a-l-abri-pour-anne-hidalgo\\_4999536\\_4415198.html](http://festival/video/2016/09/18/accueil-des-refugies-pas-d-evacuation-sans-mise-a-l-abri-pour-anne-hidalgo_4999536_4415198.html)) Les multinationales sont-elles au-dessus des Etats ? ([/afrique/article/2016/09/19/le-monde-festival-les-multinationales-sont-elles-au-dessus-des-etats\\_4999801\\_3212.html](http://afrique/article/2016/09/19/le-monde-festival-les-multinationales-sont-elles-au-dessus-des-etats_4999801_3212.html)) Où est la diversité au théâtre et au cinéma ? ([/festival/article/2016/06/13/ou-est-la-diversite-au-theatre-et-au-cinema\\_4949633\\_4415198.html](http://festival/article/2016/06/13/ou-est-la-diversite-au-theatre-et-au-cinema_4949633_4415198.html)) Environnement: la mobilisation citoyenne face à l'inaction de l'Etat ([/festival/article/2016/09/17/environnement-la-solution-est-d-abord-en-nous\\_4999399\\_4415198.html](http://festival/article/2016/09/17/environnement-la-solution-est-d-abord-en-nous_4999399_4415198.html)) ([/festival/article/2016/06/13/agir-sur-l-ecole-de-la-classe-au-monde\\_4949293\\_4415198.html](http://festival/article/2016/06/13/agir-sur-l-ecole-de-la-classe-au-monde_4949293_4415198.html)) ... Rendez-vous sur la « chaîne Festival » ([/festival/](http://festival/)) pour y retrouver des portraits, enquêtes, vidéos sur des initiatives et des engagements qui transforment le monde.